

[Page 1] « Ecrire ses mémoires, c'est recommencer sa vie. »

Bien qu'il m'en coûte j'accède au désir de mon fils et rappelle mes souvenirs.

Je suis née en 1846, Louis-Philippe¹ régnant. Cette époque était moins savante, moins agitée aussi que l'époque actuelle. L'exemple de la famille royale, simple et cordiale, crédit une atmosphère semblable autant que j'ai pu en juger par les récits de mes parents et grands-parents. Les impressions encore récentes de la Révolution, et l'invasion de 1814, les dangers courus en commun, avaient créé une solidarité nécessaire à tous et des rapports [Page 2] empreints d'aménité entre les villageois et les dernières familles nobles épargnées par la Révolution, lesquelles ruinées, vivaient avec la même frugalité que leurs anciens vassaux. Même vu par ma mère chez la famille de Marcilly, au déjeuner, grand plat de pommes de terre, sans beurre, et c'était tout. Habitudes de vie à l'avenant.

J'ai parlé ailleurs de mes arrières grands-parents, cultivateurs sur leur propre bien à Landricourt² (Aisne). Ils eurent treize enfants, l'une des filles, Adélaïde, fut ma grand'mère maternelle, femme au cœur d'or, et l'un des fils, Charlemagne, mon grand-père paternel, homme travailleur, intègre, cultivant avec soin ses terres, – blé, chanvre, avoine – et d'esprit ouvert et fin, car il sut discerner dans son fils aîné (mon père) [Page 3] une intellectualité rare au village, lui fit faire des études au collège de Laon. Mon père était instituteur depuis plusieurs années, à Auffrique³, village situé au pied de la colline que surmontait la tour de Concy⁴, lorsque je vins au monde. Ma mère, née Joséphine Lefèvre, avait vingt-quatre ans. Elle était belle, gracieuse et en même temps grave, digne, et imposait le respect. Elle avait hérité de la bonté sans limites de sa mère. Son père était garde-chasse, de caractère ferme, réservé, un peu froid et pourtant assez aventureux.

Nous vécûmes à Auffrique environ cinq ans. Mais ma mère alla souvent me portant dans ses bras, rendre visite aux divers membres de la famille, à Landricourt, à Suzy⁵, où elle était née et où habitaient ses parents, je garde [Page 4] de ce pays un souvenir de l'âge de trois ans à peine.

Mes grands-parents se fixèrent ensuite à Quincy⁶, joli village où, dès lors, nous passâmes beaucoup d'heureux jours, chaque année, ma sœur, en 1848, moi et, plus tard, notre frère, jusqu'à ma douzième année en 1858, époque où notre bonne grand-mère mourut ce qui rendit impossible nos séjours dans notre beau pays. Ce fut un chagrin car nous profitions largement du grand air, de l'affection des grands-parents, oncles et tantes qui nous permettaient et nous procuraient mille amusements champêtres.

Notre département de l'Aisne est un des plus riches en bonnes terres, bien cultivées en blé, chanvre, lin, betteraves à sucre et en prairies pour l'élevage. [Page 5] Il a aussi des forêts comme celle de Prémontré⁷, et des bois moins étendus, des collines à pente douce, l'étonnante montagne de Laon, dressée comme un pic, au milieu de la plaine. N'oublions pas la richesse du sol en sable siliceux dont les nappes lumineuses et souples donnent à certains paysages un charme tout particulier et alimentent l'importante manufacture de glaces de Saint-Gobain. Et quel air pur et délicieux, nous en jouissions pendant que nos parents avaient peine à créer une situation à Paris, les opinions républicaines de mon père ayant entraîné sa révocation en 1850 ou 1851.

¹ Louis-Philippe Ier (Paris 1773 – Claremont, Grande-Bretagne, 1850). Régna de 1830 à 1848.

² Landricourt, département actuel 02, (Aisne), entre Compiègne et Laon.

³ Auffrique-et-Nogent, département actuel 02, (Aisne).

⁴ Concy-le-Château, département actuel 02 (Aisne).

⁵ Suzy, département actuel 02, (Aisne), près de Laon.

⁶ Quincy-Basse, département actuel 02, (Aisne), près de Landricourt.

⁷ Forêt de Prémontré, département actuel 02, (Aisne), entre Landricourt et Suzy, s'étend vers le nord.

Après de longues recherches et bien des angoisses un emploi fut heureusement trouvé dans un bureau de perception à Charonne⁸. [Page 6] Ma mère, de son côté, faisait du travail de lingerie fine où elle excellait. Ma petite sœur et moi – âge cinq et trois ans – avions reçu du bienveillant percepteur la permission de rester dans le bureau quand notre mère faisait des courses pour son travail minutieux et fatigant, délicat comme elle, plis fins aux piqûres microscopiques, rapportaient peu, mais c'était pour elle une joie d'ajouter ce peu au modeste budget, et il faut dire qu'en ce bienheureux temps le loyer et les frais d'entreprise coûtaient dix ou quinze fois moins qu'en [191. Illisible]. Nous habitions une vaste pièce au rez-de-chaussée d'une assez belle maison inoccupée et nue appartenant au géographe Cortambert⁹, située [Page 7] à l'extrémité d'une haute et longue rampe qui existe encore, je crois ; cette maison est devenue depuis la Compagnie des eaux. Il y avait un grand jardin où notre père nous faisait faire des courses et une gymnastique endiablée à ses heures de loisir lorsqu'il ne les employait pas à écrire ses méditations philosophiques¹⁰, dans un coin de la grande chambre où notre mère concentrait avec ingéniosité et courage tous les travaux de ménage et de cuisine.

Nous restâmes là un an environ, puis, sur la même rampe nous prîmes un petit logement dans une petite maison qui avait aussi un jardin, mais minuscule, ou du moins long et étroit, très ensoleillé, au fond un gros figuier où mon père avait suspendu une balançoire ; [Page 8] devant le mur, au soleil, nous avons semé des graines de persil et quel joie quand les feuilles légères parurent reflétées sur le mur blanc et doucement agitées par la brise. J'avais six ans, ce joli spectacle est encore vivant dans ma mémoire.

Ce jardin était séparé d'un autre par un treillage couvert de vigne et d'autres jardins encore prolongeant l'enchantement car tout cela était plein de soleil. Il y avait aussi un petit local, sorte de grenier où l'on accédait par un court escalier extérieur et où j'aimais à monter pour y lire les Fables de La Fontaine ou quelque autre livre. J'étais déjà passionnée de lecture et dévorais, sans choix et sans surveillance, tout ce qui me tombait sous la main. Je ne comprenais pas les [Page 9] choses dangereuses. Casta castis¹¹ !

En 1851 : changement de séjour. On a offert à mon père un emploi de comptable dans une importante maison de meules de moulin : Halbon et Cie, à la Ferté sous Jouarre¹² (Seine et Marne).

Nous voici donc dans cette riante petite ville, que la Marne traverse vers son extrémité sud et qui, de tous côtés s'évade vers les collines voisines par de larges et belles routes que la nature du sol et la pente maintiennent toujours en parfait état et qui sont bordées de champs cultivés, de prairies de bois, de maisons de plaisance, de fermes et de villages prospères. L'une de ces routes, au sud, un peu plus étroite et de pente rapide, bordée d'épais taillis, mène à Jouarre.

Nous restâmes là presque dix années, qui furent des plus belles de notre existence.

[Page 10] Pour moi, années d'étude, de rêves de jeunesse, de rêveries religieuses. Nous habitions un petit appartement dans la maison d'un bon docteur, avec jouissance du grand et beau jardin, du moins pour la promenade ; nos fenêtres donnaient sur ce jardin, plein de fleurs et de beaux arbres, c'était un délice. La maison, de belle apparence était à

⁸ Saint-Germain-de-Charonne, Paris (75), 20^{ème} arrondissement.

⁹ Pierre-François-Eugène Cortambert, géographe français, né à Toulouse en 1805. Écrivain, contribua aux progrès des études géographiques en France.

¹⁰ Fond Guébin Boulanger, Cote Archives nationales 78 AP 3. « Mémento. Journal des faits et observations 1850-1864 ».

¹¹ Casta castis, approximativement « Pureté de toutes les puretés ».

¹² La Ferté-sous-Jouarre, département actuel 77 (Seine et Marne), 50 kilomètres de Paris.

l'extrémité nord de la ville, non loin de la gare, que dominait très haut une colline boisée. Le bois de la Barre où avait dû se trouver autrefois le château-forteresse qui avait donné son nom à la ville (ferté). Nous y faisons avec notre père des promenades presque quotidiennes qui nous enchantaient, et où nous croyions trouver, ça et là, des vestiges d'anciennes murailles, mais personne n'eut jamais l'idée de faire des fouilles.

De notre maison partait aussi, vers l'est, [Page 11] la belle route de Château-Thierry¹³, c'était également une de nos promenades favorites.

Nous avions d'agréables relations avec l'excellent Monsieur Halbon, notre bon docteur Gratiot et leurs familles, un professeur, une amie de pension, le respectable vicaire, Monsieur Seroin, qui nous faisait le catéchisme, d'autres personnes de conditions diverses, toutes bienveillantes ou amicales.

Pendant assez longtemps je n'allai en classe qu'irrégulièrement, ma mère étant souvent souffrante, fatiguée et moi surtout je pouvais l'aider. Je n'en étais pas moins bien notée, et surtout en orthographe laquelle fut, je crois, correcte dès le premier jour. On me fit entrer, vers neuf ou dix ans, dans la division des grandes !

Notre petite pension était située à l'extrémité Est de la ville ; des fenêtres on apercevait à distance, après la pente des prairies, [Page 12] le cours de la Marne, aimable rivière, et cette vue reposait parfois ma tâche journalière. Je dois dire là que mon orthographe et aussi ma facilité à rédiger mes devoirs de style tenaient à l'habitude qu'avait fait prendre notre père d'écrire chaque jour, les principaux faits de nos existences et les pensées que nos jeunes cerveaux pouvaient concevoir, ce journal nous l'avons tenu bien des années. Nous nous plaisions aussi à copier des poésies et notre mémoire et notre goût littéraire se perfectionnaient. J'avais treize ans quand la pension changea de directrice et fut transférée presque à l'extrémité sud de la ville sur les bords mêmes de la Marne, ici bordée de maisons et moins pittoresques...

A ce moment, nous étions deux dans [Page 13] la première division. L'année d'après, j'y étais seule. La directrice me proposa de faire la plus petite classe, ajoutant qu'elle me faisait continuer mes études : cette promesse ne fut pas tenue, du reste. Je commençais donc ainsi ma carrière d'institutrice qui s'est poursuivie jusqu'à ma cinquantième année et plus. Ceci viendra en son temps.

Je passai donc les années 1860 et 1861 comme petite maîtresse de la troisième classe, puis de la seconde avec vingt-six élèves, j'avais quinze ans... En 1862, changement radical dans mon existence... on me propose d'entrer comme seconde maîtresse dans une grande pension à Meaux. Mes parents y consentent. Je suis, à la fois, fière et tremblante... et puis je quitte la maison familiale, mes chers parents et mon cher Ferté que [Page 14] je ne reverrais plus qu'aux vacances. Le sort en est jeté... je pars !

La pension des dames Cormier, fort réputée, touchait à la cathédrale par la cour du chapitre dont la porte était voisine de la nôtre, dans la rue Notre-Dame et que nous traversions pour nous rendre aux offices. Cet hôtel, dans la suite des temps et des événements, est devenu la demeure de l'évêque et l'est, peut-être, encore.

Il était construit, extérieur et intérieur avec une belle ordonnance et une sobre élégance. En 1862, lors de mon entrée, le rez-de-chaussée, très élevé de plafond, comprenait, entre quelques pièces secondaires, un grand réfectoire lambrissé de belles boiseries presque à mi-hauteur, une vaste salle de [Page 15] récréation pour les jours de pluie dont la porte vitrée et les hautes fenêtres donnaient sur le jardin moyen, dominé par la masse sombre de la cathédrale, mais égayé par le soleil. Puis, venait ma petite classe, assez sombre. Au premier étage, deux séries parallèles de grandes pièces comprenaient l'une plusieurs dortoirs, les lavabos, l'autre, la grande classe, une salle vitrée pour le

¹³ Château-Thierry, département actuel 02 (Aisne), entre Meaux et Reims.

dessin et l'appartement des directrices qui avait son escalier particulier. Tout ce côté, était au soleil sur le jardin. Ma pension était tenue avec intelligence et grand soin par Mesdemoiselles Fanny et Adeline Cormier, dignes courtoises et sévères, âgées de trente à quarante ans ; leur mère veillait à l'ordre matériel de la maison. Ces dames établissaient [Page 16] chaque semaine le programme des leçons et le samedi soir, l'une d'elle lisait tout haut le compte rendu écrit par la maîtresse de classe, sur le travail et la conduite des élèves.

Le jeudi, un professeur de Paris, venait faire un court d'histoire. Je passai là quatre années laborieuses et mélancoliques. Au sortir de l'atmosphère familiale, la vie me paraissait sèche et dure entre les directrices exigeantes et les élèves indifférents et parfois difficiles. Le soir, quand elles dormaient, je prenais mon « cher journal », mon confident, et j'écrivais en pleurant, toutes les tristesses que je ne pouvais pas écrire à mes parents car je ne voulais pas les affliger et ils devaient toujours croire que j'étais heureuse. [Page 17] Mes heures de classe étaient les meilleures. J'enseignais avec facilité et plaisir les enfants, assez douces pour la plupart, et, les soins de propreté que j'avais à leur donner me semblaient maternels.

Il faisait bien froid, l'hiver dans ces grands dortoirs non chauffés, situés au nord : au lit, je grelottais des heures sans pouvoir dormir, les pieds aussi froids au lever qu'au coucher, dans ma petite classe où l'on supprima un thermomètre qui avait l'imprudence de marquer quatre degrés, de même dans la grande classe chauffée seulement par quelques rayons de soleil par les jours clairs. Dois-je noter le chiffre de mes appointements ? Vingt-cinq francs par mois ! pas même de quoi payer mes chaussures. J'avais voulu aider mes parents, et je leur coûtai encore. La seconde année, une surprise m'advint : la maîtresse [Page 18] de première classe, après quelques mois à peine, disparut subitement sans prévenir. Ce fut un scandale, une émotion générale. Le résultat fut qu'on me demanda de la remplacer ce qui m'émut beaucoup et me rendit fière. J'écrivis aussitôt à mes parents et signai largement : Edmée, maîtresse de première classe (toujours à vingt-cinq francs). Mais une double préoccupation m'assaillit, si je me sentais sûre du français, du calcul, l'histoire m'inquiétait : elle m'a toujours inquiétée à cause de la quantité des faits à retenir, et n'était pas enseignée alors par la logique des événements qui est le vrai fil conducteur. Je résolus de préparer avec soin chaque leçon. L'autre préoccupation était plus troublante, [Page 19] j'avais dix-sept ans, âge de plusieurs de mes élèves. Comment leur imposer respect et autorité ? Ajoutons qu'elles regrettaient la maîtresse précédente, très séduisante et peu morale, et elles étaient mal disposées pour sa remplaçante. Comment les amener à moi ? Eh bien ! j'y parvins à force de calme, de douceur et de fermeté, d'impartialité et, il faut le dire, de clarté et d'intérêt dans mon enseignement. Les deux années que je passai dans cette classe furent très occupées car on comptait sur moi pour beaucoup de choses, je dirai presque pour tout. Je mentionnerai ici, qu'après avoir atteint mes dix-huit ans en 1864, je consacrai les vacances de cette année à préparer mon examen pour le premier diplôme d'institutrice et je le passai [Page 20] à l'automne avec succès...

La pratique déjà longue de l'enseignement me donnait de l'assurance et, en particulier, j'étais à l'aise devant le tableau noir dont la seule vue paralyse parfois les candidates.

Je fus contente et mes chers parents furent très fiers de mes notes. J'ai dit que les préoccupations étaient devenues nombreuses et fatigantes ; mais l'atmosphère de ma classe était sympathique et les directrices se montraient plus aimables. Je persistai donc jusqu'aux vacances de 1866. A ce moment, mon médecin me découvrit une fièvre légère mais persistante et me prescrivit un très long repos.

D'accord avec mes parents, je décidais de quitter la pension Cormier, de chercher des leçons particulières, [Page 21] de jouir enfin de la vie familiale et d'une plus grande

liberté. Je songeais aussi, à préparer l'examen supérieur. Nous étions alors à Paris, mon père étant entré, en 1863, au Crédit Foncier, où il resta jusqu'à sa mort, bien apprécié comme excellent comptable. Quitter la Ferté fut un chagrin pour ma mère qui redoutait la vie fiévreuse de Paris, mais moi j'en éprouvai tout de suite l'enchantement. Nous habitons, sur la place de l'Etoile, une maison qui a, depuis, disparu quand on a percé les deux dernières des douze avenues qui rayonnent de l'Arc de Triomphe. Les Champs-Élysées, les Tuileries, la Seine, tout Paris enfin me semblait merveilleux et plein d'une vie large et intense. [Page 22] Nous écrivîmes aux dames Cormier dont l'une vint essayer de combattre notre décision. « Comment pourrions-nous remplacer Mademoiselle Edmée ? ». Elles durent cependant me remplacer. Au courant de l'année suivante, se trouvant dans l'embarras, elles me demandèrent pour deux mois que j'accordai. Nous restâmes en bonnes relations, mais je n'aliénaï plus ma liberté. De 1866 à 1867 après un temps de repos, je suivis des cours à l'Hôtel de Ville pour préparer l'examen supérieur. Je ne parvins qu'à me donner une fatigue cérébrale qui dura un an ; pendant cette année, je ne pus ni lire, ni écrire, ni voir la lumière, ni entendre aucun bruit, la vie était comme arrêtée en moi et je sentais un continuel frémissement dans le crâne. Ce fut très pénible [Page 23] et je ne parvins que lentement à reprendre l'usage de l'écriture, de la lecture, à revivre enfin ! Des années plus tard, aux heures de fatigue, je sentais encore revenir le frémissement douloureux et menaçant. Ce fut en ces jours d'impuissance au travail qu'un ami de la famille m'engagea à faire des promenades d'herborisation dans les bois des environs de Paris et quand j'en fus capable, j'étudiai les plantes et fis un herbier. Cette étude ma passionna et j'y devins très forte. Je lui dois bien des heures charmantes et la joie d'identifier les plantes en utilisant l'excellente méthode Le Maout et Decaisne. En rendant hommage à ceux-ci, je pense tout-à-coup que j'ai oublié de dire qu'entre quatorze et seize ans j'ai étudié et appris [Page 24] l'anglais, seule, dans la méthode non moins excellente de Robertson¹⁴. Voici venir l'Année Terrible : 1870. Encore un événement inattendu dans ma vie. J'avais accepté de donner des leçons de français dans une pension de jeunes étrangères¹⁵. Deux de celles-ci, pressées de quitter Paris, en ce temps de guerre, me demandèrent de les accompagner comme interprète, c'était des Américaines, des Yankees.

J'hésitai et dis à mes parents que je préférais partager leurs dangers. Ils m'engagèrent à accepter ce voyage. Personne ne prévoyait alors les revers futurs. Je partis donc. Nous vîmes Bordeaux en passant, et nous arrê tâmes à Bagnères de Luchon¹⁶, séjour d'un mois. Excursions dans les Pyrénées à cheval, [Page 25] oui à cheval, c'était bien fatigant, nous n'en abusâmes pas. Septembre finissant nous quittâmes Luchon, et par Marseille, nous rendîmes à Gênes, par mer. Mal de mer, bien entendu.

A Gênes, premier contact avec l'Italie, très attrayant ; le golfe de Gênes, nappe de satin azurée et moiré de blanc par les reflets du beau ciel ; les îles Borromées d'aspect majestueux et charmant ; Milan, son activité, sa cathédrale de marbre blanc ; Florence aux beautés incomparables naturelles et artistiques que je décrivis dans mon « journal ». A Florence, le frère d'une des Américaines les rejoignit pour les remmener en Amérique. C'est ici qu'une expérience courte, mais suffisante et plus tard confirmée, me révéla que chez ce peuple plein de force, [Page 26] d'initiative, de netteté d'esprit, les hommes sont doués de sentiments humains plus que les femmes en général frivoles

¹⁴ Méthode Robertson. Premières notions de langue anglaise avec la prononciation écrite, par Henry Hamilton, Paris, 1879.

¹⁵ On a retrouvé la photographie d'une de ces jeunes filles étrangères. Voir annexe 6, reproduction de la photographie.

¹⁶ Bagnères de Luchon, département actuel (31), Haute-Garonne.

et égoïstes (il y a des exceptions). On s'informa, au moment de la séparation de ce que je comptais devenir, jeune (vingt-quatre ans), seule et étrangère. Je ne pouvais rentrer en France ; je résolus de retourner à Milan où se trouvent beaucoup de Français et m'adresser au Consul de France pour s'essayer de trouver des leçons mon séjour pouvait se prolonger. Je pris asile dans une modeste et respectable pension de famille et plusieurs leçons se présentèrent en effet. De novembre 70 à juin 71, ces leçons me permirent de gagner ma vie. La famille d'une de mes élèves m'offrit, dans sa maison, à [Page 27] l'étage supérieur, une chambre minuscule que j'acceptai avec joie car je me sentais entourée et protégée. Le père, Monsieur Gombault, était établi négociant à Milan, depuis longtemps, et y vivait avec son fils.

Sa belle-mère, qui élevait sa petite-fille à Paris était venue se réfugier chez lui. Je restai donc dans cet intérieur et donnai d'autres leçons, parcourant la ville humide en tous temps et bien froide en hiver : j'enfonçais parfois dans la neige jusqu'au dessous des chevilles.

On peut deviner que, sans cesse, mon esprit était torturé par les nouvelles que les porteurs de journaux criaient dans les rues, par la pensée de mon départ, de mes parents subissant le siège à Paris, puis des journées [Page 28] sanglantes de la Commune. Je recevais de loin en loin, des lettres de mes parents, envoyées de Paris par ballons montés¹⁷, mais mes lettres n'y parvenaient pas. J'appris, un jour, que mes parents profitant d'une brève accalmie, pendant la Commune s'étaient rendus chez une vieille tante à Presles-Thierry¹⁸, près de Paris, je fus alors plus tranquille, mais ma mère qui avait souffert de grands froids durant le siège, était malade d'une congestion pulmonaire, cela, on me le cacha, heureusement juin arriva, elle guérit.

Nous quittâmes Milan. Madame Chardin, Lucie Gombault et moi, emportant les regrets du bon Monsieur Gombault.

Je n'avais pas prévenus mes parents, [Page 29] un hasard étonnant fit que j'arrivai à la maison, une heure après leur retour de province. Quelle joie ! Je retrouvai père, mère, sœur, notre frère était resté dans sa pension. Bientôt nous fûmes tous réunis pour longtemps ! Notre réunion eut lieu rue de l'Arc-de-Triomphe, où nous avions loué, quand la maison de la place de l'Etoile fut condamnée, par Haussmann, avec ses alentours à faire place aux deux avenues : Carnot et Mac-Mahon nommées d'abord d'Essling et du prince Jérôme.

Nous restâmes dans cet appartement n° 15 au premier étage depuis 1865 jusqu'en 1886. Il était de 560 f. et aujourd'hui ?... pour une pièce de plus nous payons [Page 30] de 3 à 4000 francs avec perspective d'augmentation.

En août-septembre j'eus la fièvre typhoïde et ma bonne mère me soigna avec un dévouement admirable et me guérit ; puis vint la convalescence qui fut longue.

L'année suivante, je commençai l'éducation d'une petite fille de cinq ans, Marie Bourgeois, à laquelle je m'attachai vivement.

Née à Constantinople, où son père, architecte, avait travaillé pour le Sultan, elle avait les yeux noirs, les cheveux blonds, une jolie figure et esprit original. Je lui appris à lire ce qu'elle n'aurait jamais cru possible, et qui lui sembla merveilleux. Elle avait l'esprit très ouvert, tourné surtout vers le calcul. Je l'enseignai jusque vers [Page 31] l'âge de treize ans. En cette année 1872 mon frère, âgé de dix sept ans, exalté par les événements de la guerre, s'engagea dans les chasseurs à pied pour trois ans, il renouvela en 1875 et ne revint définitivement qu'en 1878. J'eus bientôt une seconde élève et, dès lors, j'eus constamment beaucoup de leçons soit à des enfants, soit à des étrangers (leçons de français). Il me vint des Américains nord et sud des allemands, danoises, suédoises,

¹⁷ Seul moyen qui subsistait d'envoyer du courrier pendant la guerre de 1870, alors que Paris était assiégé.

¹⁸ Presles-et-Thierry, département actuel (02), Aisne.

norvégiennes. L'une de celles-ci habitait le cercle polaire. J'eus aussi des Russes, mais les Américaines et Anglaises furent les plus nombreuses. N'oublions pas un Grec qui resta l'ami de la famille. Avec un grand nombre de mes élèves j'entretins une correspondance suivie, l'une d'elles me dit un jour : « You have the gift of imparting knowledge » [Page 32] (« Vous avez le don de communiquer le savoir »). Ce mot d'éloge me fut très sensible car je me suis toujours efforcée de donner à mon enseignement la clarté, la vie et l'intérêt.

Une période de quatorze ans occupée par des leçons s'écoula donc. Je notai entre autres, un cours de latin à l'Institut Pape-Carpentier¹⁹ et des leçons à Madame d'Hérison dont le mari²⁰ était officier et qui publia quelques volumes sur l'époque impériale²¹, j'écrivis, sous sa dictée, une partie de ces ouvrages. Je dois aussi noter plusieurs voyages : deux à Etretat qui me firent une impression profonde car j'y vis la mer pendant la marée d'équinoxe, spectacle inoubliable. J'accompagnai un de mes élèves et sa mère à Etretat et à Aix-les-bains, puis, pour plusieurs mois, [Page 33] à Saint-Michel. Je fis aussi un voyage à Londres de trois jours seulement, l'impression fut sombre malgré la beauté grandiose des édifices, et l'aspect de Paris, au retour, me parut brillante et gaie. D'excellentes Américaines m'emmenèrent pour quinze jours à Creuznach²², petite ville allemande non loin du Rhin, sur la Nahe, les environs étaient vastes, découverts, bien cultivés ; d'un autre côté rocheuse et triste. J'entendis là une musique admirable et trouvai les habitants obligeants et courtois (1878).

Cette année-là, aussi, j'eus, comme élèves, deux jeunes filles orphelines de mère et qu'un père original et dur avait placées dans une pension de famille où je donnais des leçons. Nous nous liâmes d'amitié, l'une d'elles existe encore, [Page 34] elles étaient d'une bonté parfaite et j'ai souvent trouvé chez elles, consolation à mes chagrins, aide et sympathie.

En 1885, immense douleur mon père mourut d'une congestion pulmonaire en juin, et ma mère en août. Le foyer familial était détruit. Nous perdions des êtres excellents, d'une nature très supérieure comme esprit et cœur, et dont la tendresse qui avait fait la vie heureuse allait manquer pour toujours à ma sœur et à moi. Notre frère était marié. Nous vécûmes solitaires, tristes, presque sans ressources, deux amis de la famille nous avaient prêté en tout un millier de francs que, plus tard, je pus rendre par mon travail. Une année passa d'une vie restreinte et douloureuse.

[Page 35] Un ami de fraîche date, plus jeune que moi de huit ans, mais sérieux, d'intelligence remarquable et travailleur, me demanda en mariage, offrant de prendre ma sœur à notre charge. J'hésitai, par scrupule, puis j'acceptai et, en juillet 1886, nous fûmes mariés. Nous habitâmes en commun avec mes beaux-parents. Ce fut une faute.

Du 29 juillet au 27 juillet 1887, date de la naissance de mon fils, je continuai ma vie active d'abord comme secrétaire du comte d'Hérison, et professeur de sa femme. Un jour que je déjeunais chez eux, j'y rencontrai le patriote égyptien Abou Madara, un des

¹⁹ Pape-Carpantier (Marie), directrice de l'école normale maternelle de Paris. A la fin de 1872, Mme Pape-Carpantier fonda, sous le nom d'Union scolaire, une association économique qui réunirait dans un seul établissement les différentes écoles destinées à l'enfance, depuis la crèche jusqu'aux classes comprenant les enfants de treize à seize ans. Pour réaliser cette idée, Mme Pape-Carpantier a proposé de créer à Paris un établissement type, comme modèle de créations du même genre dans les départements, elle fit appel dans ce but à l'initiative publique et privée.

²⁰ Maurice d'Irisson (1839-1893), comte d'Hérison. Voir annexe 6, reproduction de photographie.

²¹ Parmi les publication de Maurice d'Irisson (comte d'Hérison) sur l'époque impériale : *Le cabinet noir : Louis XVII, Napoléon, Marie-Louise*, 1887. – *Souvenirs intimes et notes du Bon Mounier, secrétaire intime de Napoléon Ier, pair de France, directeur général de la police*, 1896. – *Les girouettes politiques*, 1892-1894. – *Le prince impérial (Napoléon IV)*, 1890. -

²² Creuznach ou Kreuznach : Ville d'eau d'Allemagne située sur la rivière Nahe

ardents défenseurs de l'indépendance égyptienne contre les Anglais. Plus tard, je connus [Page 36] sa fille Mademoiselle Samia, femme intelligente, cultivée et d'initiative, qui fonda plusieurs branches nouvelles d'enseignement et à qui je pus procurer l'accueil sympathique de Madame Jules Ferry. Elle devint membre du conseil supérieur de l'Instruction publique. Mariée, elle est aujourd'hui Madame Milhaud Samia (il faut savoir qu'Abou Madara est un surnom qui signifie : l'homme aux [Illisible])

J'avais en même temps et depuis quelques années, deux gentilles élèves Marguerite et Amélie Friedman, filles de négociants allemands retiré des affaires, braves gens, simples et aimables. Enfin j'avais un élève de six à douze ans, garçon doué de mémoire, d'attention, de compréhension et d'une finesse au-dessus de son âge, charmant comme sa [Page 37] délicieuse mère. Robert Dreyfus²³ qui devint un historien remarquable et garda toujours le souvenir de sa professeur de latin à qui il dédia plusieurs de ses écrits²⁴ : j'ai dit que la cohabitation avec les parents de mon mari était une faute. Mon mari était fils de ses œuvres, s'était instruit et développé par de hautes lectures mûrement méditées. Architecte diplômé et ayant déjà fait ses preuves dans cet art, il dut y renoncer par la suite d'une maladie des yeux et se contenta du professorat de dessin qu'il exerça dans les cours d'adultes, il devint Inspecteur principal. Ses parents étaient fort en arrière : sans culture, le père bon et faible vis-à-vis de sa femme, vulgaire et agressive, [Page 38] jalouse de voir une femme entrer dans la vie de son fils. Il avait découvert, rue Guersant²⁵, un petit pavillon de deux étages avec jardin assez grand, séparé par un mur bas d'un parc voisin. C'était joli. J'y fus très malheureuse, toujours en butte aux propos malveillants et injustes. Il me semblait tomber de bien haut, en pensant à ma vie auprès de mes chers parents si bons, si grands d'esprit et de cœur. La première année, je sortais beaucoup pour mes leçons, mais en juillet 1887, je devins mère d'un beau petit garçon, ce qui sembla réjouir tout le monde ; mais, restant davantage confinée à la maison, je subis constamment des insultes. [Page 39] Ma sœur ne put supporter cet entourage et se retira chez des amis, oubliant qu'elle m'abandonnait. Mon cher petit enfant fut élevé dans les larmes ; et pourtant combien je l'aimais et comme il devint tout pour moi !

Mon mari, souvent absent, ne voyait pas cette situation dont, par fierté, je ne lui parlais pas.

La délivrance vint le jour où, trois mois avant la fin de notre bail de trois ans, on vint demander notre pavillon pour des religieuses. Nous vîmes alors habiter boulevard Pereire où nous sommes encore après cinquante ans bientôt.

Il s'était révélé dès l'âge de quelques mois – et même de quelques jours – d'une grande vivacité d'observation. Si des amis le comblaient [Page 40] de jouets, son père lui donnait des images et un alphabet illustré qui malgré moi, l'amena à apprendre à lire presque seul, entre trois et quatre ans. Je craignais pour lui la fatigue d'études trop précoces. Résistant à son père qui voulait le mettre à l'école maternelle, je réussis à le garder jusqu'à dix ans, lui donnant des leçons courtes et claires, mettant en pratique la

²³ Robert Dreyfus (1873-1939)

²⁴ A notamment écrit : *Le cas Wagner, un problème musical*, 1893. – *Université de Paris. Faculté de droit. Essai sur les lois agraires sous la République romaine*, 1898. – *La vie prophétique du comte de Gobineau*, 1905. – *Robert Dreyfus. La vie et les prophéties du comte de Gobineau*, 1905. – *Alexandre Weill, ou le Prophète du faubourg Saint-Honoré*, 1907. – *Quarante-huit, essais d'histoire contemporaine*, 1907. – *Petite histoire de la revue de fin d'année*, 1909. – *Marcel Proust à dix-sept ans. Avec des lettres inédites de Marcel Proust*, 1926. – *Souvenirs sur Marcel Proust*, 1926. – *M. Thiers contre l'Empire, la Guerre, la Commune*, 1896-1871, 1928. – *La République de M. Thiers (1871-1873)*, 1930. – *Madame Strauss et Marcel Proust*, 1936. – *Saint-Valry ou Le conservateur hérétique*, 1937. – *De monsieur Thiers à Marcel Proust : histoire et souvenirs*, 1939.

²⁵ Paris, XVIIème arrondissement.

pensée du père Pascal (mon fils portait aussi ce beau nom) : « Je veux que mon fils se trouve toujours au dessus de sa tâche. »)

A l'école puis au collège Chaptal où il entra à douze ans par le concours de bourse il fut un élève modèle, toujours dans les premiers et souvent le premier. Il eut une fois, entre autres, [Page 41] un tel nombre de prix que son camarade et ami Georges Roth²⁶ que nous dûmes, avec Madame Roth, mère, prendre une voiture pour les transporter. La voiture était découverte et cela fit sensation. Pascal eut, à quinze ans, le prix de mathématiques au concours général et passa avec honneur le baccalauréat à seize ans.

Ici, je dois ouvrir une parenthèse pour dire que, depuis sa naissance jusqu'à l'âge de dix ans, il vécut au grand'air le plus possible : promenades au Bois, séjours de plusieurs mois, chaque année, à la Colonie²⁷ et excursions sur les hauteurs voisines, voyages dans le Loiret, à Saint Valéry en Caux²⁸.

Dans la période scolaire, à chaque vacance, même soin d'aération. Malgré cela il fut souvent fatigué étant très assidu au travail, très attentif, très réfléchi. [Page 42] Et le directeur de Chaptal me disait à son propos : « Il ne néglige rien il mène tout de front ». Il se remontait du reste assez vite par le repos et les soins. Il fit avec son père un voyage en Allemagne et en Suisse, un autre en Tunisie qui l'intéressèrent mais le fatiguèrent. Après le baccalauréat, mon mari décida qu'il se préparerait à l'Ecole polytechnique. Les cours sur des calculs abstraits rebutèrent son cerveau et en même temps il prit l'influenza que la fatigue aggrava. Il souffrit aussi de gastralgie²⁹. Le médecin, très soigneux, Monsieur Lefèvre, quand il fut convalescent, lui prescrivit un repos d'une année dans les montagnes. « Les montagnes, oui ; le repos, non ! » déclara [Page 43] Pascal dont l'activité cérébrale ne souffre d'arrêt que dans le sommeil. Il se permit donc quelques lectures, alternant avec les excursions, pendant deux mois que nous passâmes à Veyziat³⁰, dans les monts du Jura, chez les bons Montillet, directeurs d'école, rayonnant aux environs et jusqu'à Apremont³¹, Oyonnax³², Saint-Claud³³ sites grandioses, air d'une absolue pureté, soins maternels de Madame Montillet.

²⁶ Georges Roth (1887-1973) Fils de Maurice Roth, horloger et de sa femme Célestine née Ginsburger, Georges Roth est né dans le quartier des Ternes à Paris, où il fit de brillantes études au Collège Chaptal. Il s'y lia avec un autre brillant élève, Pascal Guébin : tous deux remportèrent plusieurs prix et accessits au concours général. Agrégé d'anglais à 23 ans, il épousa Marguerite Neymarck ; en 1913, il fut lecteur de Français à Cambridge pendant un an. Après la guerre de 1914, où il fut deux fois blessé, il fut nommé professeur d'anglais au lycée de Strasbourg, où sont nés François en 1920 et Étienne en 1922. Nommé à Paris, il enseigna, au collège Chaptal, devenu lycée, hormis pendant la seconde guerre mondiale. En 1926, Louis Guébin attira Georges Roth à la Colonie, dont il devint membre ainsi que sa femme. La famille Roth y passa jusqu'en 1940 la majeure partie de ses vacances scolaires. Après la guerre de 1939-1945, seuls les parents y revinrent, Georges la quitta à la mort de sa femme en 1952. Il s'éteignit en 1973 en laissant un important travail de publications. Il eut en effet une intense activité de traduction d'auteurs anglais et de publication d'auteurs français, qui remplit une soixantaine de volumes. Parmi les nombreuses traductions, pièces et poèmes de Shakespeare (5 vol.), on trouve aussi des œuvres du sociologue JJ. Frazer (3 vol.) ou encore la vie de Washington par le président Wilson. Parmi les éditions critiques on trouve des poèmes et des romans de Lamartine (4 vol.). Mais la majeure partie de son travail s'est concentré surtout sur la littérature des XVIIème et XVIIIème siècles avec la Correspondance de Madame de Lafayette (2 vol.), les Mémoires de Madame de Montbrillant (2 vol.) et en particulier son œuvre maîtresse que la correspondance de Diderot, à laquelle il travailla jusqu'au milieu des années 60 (16 vol.)

²⁷ La Colonie, phalanstère de Condé-sur-Vesgre fondée en 1860.

²⁸ Saint-Valéry-en-Caux, département actuel 76, (Seine-Maritime) entre Dieppe et Fécamp.

²⁹ Inflammation qui peut être aiguë (de relative courte durée et irréversible) ou chronique (d'assez longue durée et peu réversible) de l'estomac comme ce fut le cas pour Pascal Guébin.

³⁰ Veyziat, département actuel 01 (Ain), près d'Oyonnax.

³¹ Apremont, département actuel 01 (Ain).

³² Oyonnax, département actuel 01 (Ain).

³³ Saint-Claud, département actuel 16 (Charente)

Amélioration. Paris, en septembre. Excursion, de tous côtés dans les Alpes de Savoie, sur le beau lac.

Au retour à Paris, Pascal reprit ses études, suivit des cours à la Sorbonne. Renonçant à Polytechnique, il avait résolu de se tourner vers l'histoire, il passa la licence, le diplôme d'études supérieures d'histoire et de géographie.

[Page 44] Puis vint la guerre de 1914 où nous connûmes la victoire. Mon mari avait cherché un emploi pour Pascal dans les écoles primaires supérieures. Il entra comme répétiteur à l'école Turgot.

Comment avais-je oublié de dire que mon cher fils, à l'âge de service militaire fut ajourné à cause de son poids insuffisant pour sa taille (cinquante kilos).

En 1914, il fut définitivement exempté de tout service. Nous l'avons conservé mais il réclama toujours des soins.

Comme son tempérament est foncièrement sain, que la prédominance de son système nerveux qui fait, à la fois, et sa force et sa faiblesse, est une grande cause de ses fréquentes maladies, une autre cause, [Page 45] étant la quantité au dessous de la moyenne de globules rouges dans le sang, il est malgré tout très résistant.

Et j'ajoute que moi, sa mère, avais le même tempérament nervoso-lymphatique et que j'ai atteint près de quatre-vingt quinze ans. Conclusion : j'ai l'espoir que mon fils, âgé aujourd'hui de cinquante trois ans, reprendra vigueur à condition qu'il modère sa rage de travail.

Entré en 1914 à l'école Turgot, comme répétiteur, puis chargé du cours de [Blanc] il passa en 1925 à l'école Lavoisier comme professeur directeur d'études. Il y resta neuf ans. Ces vingt et une années de professorat, dans des classes de cinquante à soixante élèves, le fatiguèrent beaucoup, lui qui avait un besoin du grand air pour entretenir et fortifier sa santé.

[Page 46] Il eut, en 1935, une forte crise de gastralgie et prit, à quarante huit ans une retraite prématurée mais nécessaire. Il reçut l'honorariat, il avait été très apprécié, moins encore peut-être qu'il ne le méritait, par sa valeur de conscience professionnelle et supériorité intellectuelle et morale. Après un temps de repos, il se livra à l'achèvement d'un ouvrage en trois volumes commencé depuis longtemps et interrompu par diverses circonstances. Ce travail lui fit entreprendre divers voyages où je l'accompagnai, il lui fallut consulter, tantôt des documents, tantôt vérifier sur place des données historiques sur le lieu d'une bataille, etc....

Nous allâmes donc à Montauban, à Cahors, à Toulouse, à Penne d'Angers³⁴, à Casseneuil³⁵, à Lagardelle³⁶ près Muret³⁷, [Page 47] à Clermont-Ferrand où nous retrouvâmes le bon ami Pierre Fournier, de même que nous avions, à Montauban, fait connaissance avec Monsieur Benjamin Faucher, tous deux archivistes. Ces voyages furent des plus intéressants. Nous en avons fait quelques autres précédemment : au Chambon-sur-Lignon³⁸ en 1915, à Najac (Aveyron) en 1917, pays des plus intéressants par son pittoresque imposant et le caractère très particulier de ses habitants : dignité simple et fière, courtoisie, esprit d'indépendance calme et d'originalité. Je crois que les localités retirées, éloignées des gares et de la circulation générale, conservent ainsi un caractère très spécial. Pour en revenir à « l'histoire des Albigeois »³⁹, hautement

³⁴ Penne-d'Agenais, département actuel 47, (Lot et Garonne)

³⁵ Casseneuil, département actuel 47, (Lot-et-Garonne)

³⁶ Lagardelle, département actuel 46, (Lot)

³⁷ Muret, département actuel 31, (Haute-Garonne)

³⁸ Chambon-sur-Lignon, département actuel 43, (Haute-Loire)

³⁹ Pierre des Vaux de Cernay, *Petri Vallium Sarnaii monachi Hystoria albigensis*, Publié par Pascal Guébin et Ernest Lyon, 3 tomes, Paris, H. Champion, 1939.

appréciée par les érudits et déclarée tout près de la perfection, Pascal a pu, heureusement [Page 48] la mener à bonne fin avant l'ouverture de cette triste guerre 1939.

En 1933, mon mari mourut après une vie toute consacrée au travail et à la mise en pratique de ses principes altruistes, et, dans le monde du dessin, il fut le promoteur des congrès internationaux où l'on admira son ardeur et ses idées personnelles sur l'enseignement de cet art. Son rôle d'inspecteur fut régulier et sévère, mais il assurait à son personnel toutes les facultés en son pouvoir, et, chose vivement appréciée, il obtint l'attribution d'une retraite aux professeurs de dessin, qui, jusque là n'en touchaient pas. Il donna tous les soins à la Société : La Colonie dont il fut administrateur réélu pendant une vingtaine d'années. Il avait perdu, presque complètement, la vue et l'ouïe, mais son esprit restait lucide et sa volonté ferme.

[Page 49] Deux mois avant sa mort il se rendit à la Colonie sachant, disait-il tristement, qu'il ne pourrait plus la voir. Au retour il prit encore part à un jury d'examen. Une congestion pulmonaire l'enleva en janvier 1933. Dans la vie privée, tout en remplissant son devoir de chef de famille, il était autoritaire et froid. Pascal et moi, nous souffrîmes beaucoup de cette froideur ; des amis nous ont dit qu'elle n'était qu'apparente. Mais alors pourquoi ? Son fils et moi, avons si souvent essayé de l'amener à nous, et vraiment nous méritions mieux. Quoiqu'il en soit il mérita pleinement les discours élogieux qui furent prononcés sur sa tombe par des amis et par des membres supérieurs de l'Institution publique.

[Page 50] Je vais un peu en désordre dans mes souvenirs. Je n'ai pas encore parlé des œuvres de bienfaisance et des travaux auxquels je me livrai entre 1900 et 1914. Je m'inscrivis comme membre de la Société de secours de loyer : l'Abri, dont la dévouée fondatrice, Madame [Gompez] vient de mourir). Son œuvre a sauvé de la misère bien des pauvres familles. Je fis pendant ces quatorze années nombre d'enquêtes douloureuses, et j'en revins quelquefois malade de tristesse. En même temps, je fis partie de la société des Visiteurs qui, aux secours, joignait souvent démarches et visites de réconfort. D'autre part, le Comité des dames de la Ligue de l'enseignement me nomma secrétaire générale et je fis les procès-verbaux des séances de chaque mois, sous la présidence de Madame [Page 51] Jules Ferry, puis de Madame Ferdinand Dreyfus.⁴⁰ Je rencontrai dans ces divers milieux des personnes distinguées, sympathiques et intéressantes. N'oublions pas qu'à la Colonie je tins encore le secrétariat pendant quinze ou vingt ans. Je ne manquais pas de travail et je fus quelquefois, comme Pascal, bien fatiguée. La guerre de 1914 à 18 brisa mon activité comme elle troubla mon âme. Je suis restée depuis confinée dans mon intérieur. Ma sœur est morte en 1911 : mon fils et mon mari ont été à cette époque, assez malades, mon mari surtout, qui subit l'opération, de la prostate et que je visitai durant les deux séjours qu'il fit à Necker, [juste] cent fois. Il fut admirable de courage, car on dut ne pas l'endormir.

[Page 52] Depuis 1930, je suis aveugle. J'ai perdu subitement, après de violentes douleurs de tête, l'œil droit qui me restait seul, le gauche s'étant éteint lentement depuis trois ans : celui-ci s'éteignit, en quelques heures, et ce fut une grande épreuve. J'avais une vue excellente, elle était la principale source de mes jouissances : spectacles de la nature et de l'art, contemplation sympathique de visages amis, et surtout, celui de mon fils me manque depuis dix ans... Et la lecture ...

⁴⁰ Dreyfus (Camille-Ferdinand), publiciste et homme politique français. Né en 1851. Il dirigea l'*Avenir de la Sarthe* (1874), le *Libéral de la Vendée* (1876), vint à Paris et fut secrétaire de M. Wilson, qui le prit comme chef de cabinet quand il fut nommé sous-secrétaire d'Etat des Finances (1878). En 1881, il entra au journal *La lanterne*, qu'il abandonna en avril 1884 pour fonder *la Nation*, feuille radicale.

J'écris comme je le fais en ce moment, soit, sur papier pliés soit à l'aide d'une grille, et c'est ma seule consolation avec les soins et la sollicitude de Pascal qui m'a fait soigner par des oculistes, me promène, me fait la lecture et me rend tous [Page 53] les services en son pouvoir. Avec le temps, j'ai pris l'habitude de me guider à travers l'appartement, je sors sur le balcon, l'escalier de cinq étages m'étant pénible.

Le toucher remplace quelquefois ma vue : je puis ranger, par exemple, linge et vêtements, j'évite de toucher les objets que je pourrais renverser, et ne fais presque pas de maladresses. J'ai aussi une demie-surdité qui m'isole dans bien des circonstances. Depuis dix ans, j'ai eu des jours et des jours de désespoir, dans ma vie si diminuée, mais entourée d'affections et de soins. Je peux entretenir une correspondance fréquente avec parents et amis, entendre des lectures intéressantes et recevoir quelques visites. Je me résigne, ne veux pas affliger mon fils, [Page 54] ajouter un tourment à ses malaises physiques dont la durée l'inquiète. Ils ont commencé à être très pénibles cet hiver, à la Colonie, par suite du froid et d'un régime alimentaire mal approprié à sa faculté digestive. La préoccupation des événements y a contribué lors de la déclaration de guerre, au début de septembre 39, nous ne fîmes pas de résolution décisive, mais restâmes jour après jour, guettant les nouvelles et souffrant beaucoup du froid. Je fus malade aussi, de la grippe. Pascal souffrait de gastralgie et s'affaiblissait beaucoup. Il décida de faire un séjour à l'Institut Pasteur, réfugié à Bullion⁴¹, près de Rambouillet. Nous y avons une amie.

Au bout de quelques jours, on jugea utile de le transférer à Paris, à la Salpêtrière, où nous avons aussi un interne, François Roth⁴², [Page 55] fils de notre bon ami Georges Roth. Du 16 mars au 19 avril, Pascal fut tenu en observation, radiographié, soumis à divers examens, enfin, il sortit avec prescription d'un régime de suralimentation qui dura un mois, et depuis il se remet peu à peu. Comment exprimer mes inquiétudes, ma peine pendant ma séparation d'avec mon cher fils ? Et pourtant nous nous écrivions tous les jours.

Je revins moi-même à Paris trois jours avant sa sortie de l'hôpital. Il a repris des forces, mais se sent la tête encore faible et, s'il prend l'air le plus possible, il ne se permet pas les longues marches d'autrefois. Je touche au terme de mes souvenirs. Un mot sur la guerre présente. La France l'a entreprise d'accord avec l'Angleterre [Page 56] pour résister à la menace d'hégémonie de l'Allemagne sur l'Europe. On saura un jour comment elle a pu aboutir à une déroute, sans exemple, civile et militaire, à des ruines nombreuses, et comment, deux millions de Français ont pu être faits prisonniers. Il y avait chez nous, infériorité de nombre et de matériel et probablement d'autres causes : on les saura peut-être. Nous avons signé un armistice et espérons la paix, aussitôt que possible pour réparer nos désastres ; notre alliée, l'Angleterre, continue la lutte contraire à la logique de la situation et des faits. Cette lutte ravage encore nos pays côtiers situés entre les adversaires actuels. D'autres dangers encore, sur lesquels je n'insiste pas. Nous restons dans l'incertitude de jusqu'à la fin très problématique de cette lutte (sic) ... Le sort de la France et de [Page 57] l'Europe, que sera-t-il ? [Illisible], soumis à des privations dont nous ne voyons pas le terme, nous cherchons un réconfort dans l'amitié et le travail, dans la pensée philosophique. Nos adversaires d'hier, les Allemands, occupent une assez grande partie de la France et, il faut le dire, ils ont contribué au

⁴¹ Bullion, département actuel 78, (Yvelines)

⁴² Voir annexe 6, reproduction de photographie.

François Roth (1920-1950) Il commença de brillantes études de médecine en 1937 qui furent perturbées par la guerre, qu'il passa en zone dite libre, avant de s'engager comme médecin dans une unité de l'armée américaine. De retour à Paris, il finit ses études et ouvrit un cabinet d'oto-rhino-laryngologie à l'hôpital René Huguenin à Saint-Cloud.

ravitaillement et à la réparation des ponts et autres ruines. Ils ont aidé de diverses manières, et largement, les populations réfugiées pour la nourriture, les soins médicaux et les transports sur route, tout en aidant à réparer nos voies ferrées.

Il faut rendre justice à leur esprit d'organisation qui fait une partie de leur force et à leur modération actuelle. Le chef de l'Etat, a dernièrement, à mots couverts, semblé suggérer un rapprochement [Page 58] futur avec l'Allemagne, l'esprit d'ordre et d'organisation dans tous les domaines qui caractérisent les Allemands éclairés, pourrait exercer une heureuse influence sur notre vie nationale sous ce rapport.

Un regret pénible nous contriste : Pourquoi cette mesure à l'égard des juifs citoyens français, et que la France a toujours respectés, obligation de se faire inscrire sur des registres spéciaux. Certains d'entre eux y voient une mesure de persécution. Nous avons, parmi eux, des amis intelligents, honnêtes et bons, nous souffrons de leur inquiétude et essayons de les rassurer en disant « La France n'a jamais persécuté les Juifs. »

[Page 59] Portraits :

Les Ancêtres. [Ecrit plus gros en titre]

Mes arrières grands-parents habitaient Landricourt (Aisne). Ils étaient nés sous Louis XV vers 1760. Ils avaient une maison modeste couverte en chaume, de plusieurs pièces, où ils élevèrent treize enfants. Ils cultivaient leur bien, un grand terrain attenant à la maison et deux autres en dehors du village. Ils ont vu passer la grande Révolution, les guerres de l'Empire où, prirent part les aînés de leurs fils, et les deux Restaurations. Papa Boulanger mourut en 1832. Ce chef de famille a légué à ses descendants la nature vive, franche, son énergie malicieuse. Il exigea des enfants un grand respect pour leur mère. [Page 60] On m'a raconté que, quand un garçon manquait à ce devoir, il l'empoignait par sa culotte et le sortait par la fenêtre, sans doute pour l'impressionner davantage. Maman Boulanger lui survécut vingt ans. Je l'ai vu car elle mourut en 1852 et j'avais alors six ans, je me rappelle seulement son portrait peint à mi-corps et vraiment bien par un de ces artistes ambulants souvent habiles qui parcouraient les campagnes et que la photographie a sûrement fait disparaître. Cette mère de treize enfants avait un air doux, grave et résigné. Ma mère lui ressemblait. Sa taille était petite ou plutôt très moyenne. Son costume était noir dans ce portrait, c'était le costume du dimanche des paysannes, qui le repliaient [Page 61] soigneusement au retour de l'église et le rangeaient dans un coffre pour le dimanche suivant ou pour une cérémonie de deuil ou de mariage. Ces deux bisaïeux représentent pour moi la source de nos qualités de dignité, d'amour de la justice, d'altruisme, de courage, de travail.

Les grands-parents

Mon grand-père paternel Charlemagne et ma grand'mère maternelle Adélaïde étaient parmi les treize enfants dont j'ai parlé. J'ajoute ici les noms de mes grand' tantes : Anastasie, Scholastique, Alexandrine, Célestine, Rosalie. Mais je n'ai jamais su les noms des sept fils et je ne les ai pas connus. Mon grand-père Charlemagne était industriel et doué d'initiative. Ce fut lui qui construisit une belle maison de pierre à [Page 62] quelque distance de la maison paternelle et l'occupa pendant que la vieille maison devenait la demeure de Scholastique et de son mari : Lacour, tailleur que j'ai vu si souvent, assis sur la table, près de la fenêtre, sur la cour, les jambes croisées, et, tout en travaillant, racontant quelque plaisante histoire ou lançant quelques bonnes plaisanteries. Nous avons été, ma sœur et moi, de temps à autre, reçues et gâtées dans cette maison, un peu sombre, mais on nous couchait dans une petite chambre au soleil.

Dans la chambre principale où s'ouvrait un petit caveau pour conserver le lait dans les jarres, je me rappelle un grand paravent de cheminée, représentant Troie en flammes et

Enée transportant son père sur ses [Page 63] épaules. Il y avait un âne dans son écurie, un porc, peut-être une vache, un hangar pour le foin, tout cela sur la cour et la rue, et des autres côtés les fenêtres donnaient sur les jardins, le ciel, l'espace. On avait construit une annexe de deux belles pièces, à part, pour notre tante Alexandrine qui était modiste et faisait avec goût les bonnets simples ou élégants qui étaient la parure du temps.

Elle embellit de fleurs les alentours de sa maison, couverte non de chaume mais en ardoise. Elle était ordonnée et économe et disait : « Quand on gagne deux sous, il faut en mettre un de côté. » Elle pratiqua son précepte et, à sa mort, nous légua quelques milliers de francs. Nous ne fréquentions guère la maison de Charlemagne qui nous attirait moins, sa femme, Florine⁴³, étant dure et revêche. [Page 64] Il mourut peu âgé, j'ai déjà dit qu'il fit instruire mon père, ayant surpris son penchant à l'étude et, de cela, je lui suis reconnaissante. Il avait des vaches, des moutons, des chevaux, une basse-cour, un hangar où l'on taillait le chanvre, des granges où s'entassaient les gerbes. Aucun de ses fils ne continua ses œuvres. Mon père fut instituteur, l'oncle Edouard⁴⁴ fit sept ans de service militaire puis devint industriel à Paris, fabricant de couleurs vitrifiables, Alexandre⁴⁵ prit un petit commerce. La maison passa à d'autres.

Nous vivions moins à Landricourt qu'à Quincy chez notre bonne grand'mère Adélaïde (maman Laïde). Le pays est plus gai et nous nous sentions plus chez nous dans le jardinet aux fraises délicieuses, dont la route [Page 65] sablonneuse, où nous brouettions le sable pour embellir les allées des jardins, dans les sentiers voisins au milieu des blés, chez les parents ou amis dont toutes les portes nous étaient ouvertes... Il y avait surtout des buissons de roses dont le parfum n'a jamais été égalé. Et il y avait le château, grande ferme à l'aspect vraiment seigneurial, avec sa façade, son étang, son petit bois, ses hautes fenêtres, ses vastes chambres et les charmantes et aimables jeunes filles qui nous y faisaient un si bon accueil.

Notre grand-père, Joseph Lefèvre, était le garde-chasse. On l'estimait beaucoup et il était dévoué. Je crois le voir encore, grand, sec, l'air froid et fin, le fusil en bandoulière, toujours en marche. Il était parfois dur. Un jour, il tira un coup de fusil – mortel – sur un malheureux petit chien qui ne pouvait apprendre à chasser !

[Page 66] Cela nous fit une grande peine. Ma grand'mère, qui était la tendresse même, dut souffrir de sa rudesse sans mauvais traitement toutefois. Pour moi, enfant, il était plutôt affectueux, mais toujours réservé. Grand'mère mourut subitement en 1858. Mon grand-père avait sa petite chambre au château et c'est là qu'il passa ses derniers jours, soigné et regretté. Nous habitons alors à la Ferté-sous-Jouarre ; ma mère alla voir son père mais nous étions seuls, trop jeunes pour nous tirer d'affaire ; notre père aussi inexpérimenté que nous, et elle dut en tant que gardienne du foyer, revenir et ne put le voir jusqu'à la fin. Ce fut le terme de nos jours au pays, que nous ne revîmes qu'en passant, une fois sur deux, avec émotion, mais auquel je pense, moi, dernière de cette branche de famille, [Page 67] avec une grande émotion. Au cours de trois guerres, mes chers villages ont beaucoup souffert. Pendant l'avant-dernière guerre, l'église de Landricourt étant détruite, on célébra les offices dans la maison bâtie par Charlemagne ; peut-être n'existe-t-elle plus, ni les autres demeures avoisinantes après les terribles bombardements de 1939 et 1940.

Mes parents.

Mon père était un rêveur, un philosophe, un poète. Quand, dans la première jeunesse on l'envoyait garder ses moutons, il s'asseyait au revers d'un talus et lisait l'Odyssée –

⁴³ Voir annexe 6, reproduction de photographie.

⁴⁴ Voir annexe 6, reproduction de photographie.

⁴⁵ Voir annexe 6, reproduction de photographie.

belle initiation à la pensée et à la méditation sur la grandeur de l'homme. Ce rêveur était doublé d'un observateur profond, d'un chercheur de logique en toutes choses et [Page 68] d'un calculateur impeccable, apprécié dans ses divers emplois. Il était partisan de la liberté au point de n'exercer aucune influence sur nous, ses enfants.

Il usait seulement du conseil, de l'appel au bon sens, à l'amour du devoir et, en cas de faute, se bornait à une douce et sérieuse remontrance. Un de ses traits caractéristiques était le contrôle continu qu'il exerçait sur lui-même, n'agissant qu'après réflexion, allant jusqu'à agir contrairement à une intention première, à un désir légitime, cela pour éviter de céder à une impulsion, pour exercer sa volonté.

Il aimait ses filles, cultivait leur esprit, suivait avec joie leurs progrès. Il fut moins heureux avec son fils, léger, volontaire, peu accessible au raisonnement, [Page 69] de là quelques conflits pénibles.

J'usai de mon influence d'aînée pour obtenir que mon frère fût mis en pension interne d'abord à La Ferté-sous-Jouarre puis à Paris, et nous eûmes quelques années de paix. Sa mère aimait beaucoup son fils, mais sa santé alors éprouvée se trouva bien de ce repos.

Mon père aimait et admirait Victor Hugo, Lamartine, Musset. Il a lui-même écrit une poésie vibrante aux sentiments généreux, une tragédie⁴⁶ trop développée pour être jouable, des pensées philosophiques parfois trop abstraites mais parfois courtes et saisissantes comme celle-ci : « Tu veux paraître : sois ». Il prenait sur son repos pour méditer, sa journée de bureau l'occupait de 9 heures à 6 heures, deux [Page 70] heures de trajet comprises, il se levait à quatre heures en toutes saisons, jouissait pendant quatre heures de sa vie intellectuelle indépendante, sa vie véritable.

Le jour des funérailles de Victor Hugo, fin mai 1885, il assista au défilé du cortège qui emplissait la large voie de l'Arc-de-Triomphe au Panthéon. Le temps était froid, il tomba malade et une congestion l'emporta le 19 juin 1885 à l'âge de soixante trois ans et demi. Il était si sympathique à ses collègues du Crédit Foncier qu'un nombre considérable d'entre eux suivirent son convoi. Ma mère déjà malade, mourut le 9 août.

Notre chagrin fut immense. Le vide était si affreux que notre vie nous [Page 71] sembla arrêtée à tout jamais.

Ma mère.

Nature fière, délicate, pure ; femme de devoir, de dévouement, de tendresse, intelligente au point de comprendre et de deviner sans avoir presque rien apporté, administratrice de la beauté matérielle et morale, et souffrant cruellement de la laideur et du mal. Elle était ma mère : elle méritait l'adoration et la vie la tortura. Elle cultivait nos consciences, veillait sur nos actes et nos attitudes, elle ne voulait ni gestes, ni paroles vulgaires, demandait de nous de grands efforts sur le bien et le mieux et était très fière de nos succès en études.

Mère incroyable ! nous aurions dû ne lui parler qu'à genoux. Elle mourut, à soixante-trois ans après [Page 72] une longue maladie ; je dépasse aujourd'hui cet âge de trente-et-un ans. Pourquoi n'avons-nous pu les conserver plus longtemps ?

Ils sont enterrés dans le joli petit cimetière de Neuilly et j'ai fait graver sur la dalle qui ferme le caveau « Ils ont passé en faisant le bien ». L'émotion trop forte, toujours renouvelée, la comparaison de ce qui est avec ce qui a été m'ont pénétrée au point de m'enlever tout pouvoir d'agir et de penser.

Et il faut vivre avec les vivants, pour les vivants.

Ma sœur⁴⁷.

⁴⁶ Manuscrit du drame avec distribution des personnages. Archives nationales, 78 AP 2.

⁴⁷ Voir annexe 6, reproduction de photographie d'Athalie, sœur d'Édmée Guébin.

Ma sœur, née deux ans après moi, sensible toute sa vie considéra cette différence d'âge comme une infériorité dont elle souffrit, malgré l'affection et [Page 73] la protection dont je l'entourais dans son enfance et sa jeunesse, et l'aide que nous fûmes toujours prêts à lui donner, mon mari et moi. Elle était rêveuse, peu active mais elle étudia avec application pour passer l'examen d'institutrice. Elle fit du dessin, commença seule l'italien, et, toute sa vie, écrivit en prose et en vers des pensées, des sentiments dont la profondeur est souvent remarquable. Est-ce par timidité qu'elle s'abstint de communiquer ses écrits à sa famille. Ils eussent intéressé notre père et notre mère aussi. C'est longtemps après sa mort que je découvris avec regret ce véritable trésor dont, à vrai dire, je connus l'existence en mettant en ordre son petit ménage [Page 74] mais que mes obligations personnelles et soins de famille m'ont empêchés d'examiner plus tôt. Il y a dans ses écrits de la profondeur, de la grâce, de l'imagination, une tristesse presque constante qui, je le répète, donne le regret de ne l'avoir pas rasserenée, consolidée, à condition qu'elle se fut confiée à nous ! Elle eut, comme moi, des élèves, mais sa santé l'obligeait à en restreindre le nombre. Elles lui donnèrent toute sympathie. Elle eut aussi quelques amies et amis personnels, intellectuels raffinés et intéressants.

Tant que nos parents vécurent, elle resta près d'eux, sa santé faible exigeant des soins. J'ai dit que, lors de mon mariage, mon mari, le [Page 75] premier, m'offrit de l'adopter, j'ai dit qu'elle ne put supporter le cohabitation avec mes beaux-parents, passa environ un an chez nos amis créoles (famille Luders⁴⁸) donna des leçons aux enfants ; puis entra à l'institution Eribon pour jeunes étrangères. En 1889, lorsque nous nous séparâmes des parents Guébin, elle aussi loua une chambre non loin du boulevard Pereire, et vint souvent nous voir et prendre des repas chez nous. Elle affectionnait tendrement mon cher enfant qui, à cette époque, avait vingt trois mois (il a aujourd'hui cinquante – trois ans et nous habitons toujours le même appartement). Ma sœur noua des relations, je l'ai dit, avec des personnalités littéraires et se créa ainsi une vie intéressante. [Page 76] Depuis qu'elle avait dû agir par elle-même, sortir beaucoup, faire figure chez des étrangers, elle avait eu un sursaut d'énergie et semblait même avoir pris plus de force. Elle mourut en 1921, à soixante treize ans. Je la soignai jusqu'à la fin et elle en fut heureuse. Je la pleurai beaucoup, déplorant que, en partie par suite de sa nature renfermée, elle ait souffert des heures d'isolement douloureuses. Pascal l'aimait et nous ne parlions jamais d'elle sans un serrement de cœur.

Mon frère et sa femme

Mon frère était intelligent, léger, volontaire, personnel et fantasque. Les six années de vie de caserne qu'il passa de 1872 à 1878 ne l'amendèrent pas. Quelques années après [Page 77] son retour, il se maria ; il avait rompu son engagement avec une jeune Alsacienne, belle, bonne et instruite, dont il avait connu la famille lors de son service militaire, aux confins de l'Alsace, alors sous la domination allemande. Cette famille très française de cœur, était restée au pays, comme d'autres, pour conserver, autant que possible, l'esprit français. La jeune fille ne se maria jamais et souffrit. Du reste, nous avons tous souffert par lui, y compris sa femme qui l'aima, l'admira et le supporta. Il mourut à cinquante ans, directeur d'une agence du Crédit Lyonnais, où il fut apprécié et où l'on fit une petite pension à sa veuve.

Celle-ci habitant la province, vint nous voir de temps à autre, et lui survécut [Page 78] vingt ans. Elle aimait Pascal, ce dont je lui fus reconnaissante. Qui a jamais pu voir notre Pascal sans l'aimer ?

Mon mari

⁴⁸ Voir annexe 6, reproduction de photographie.

Mon mari, Louis Guébin, a, de bonne heure développé lui-même son intelligence et sa moralité. Ses parents étaient incapables d'aider à cette formation. Le père, honnête et simple, ne connaissait rien au-delà de son métier de chef lampiste à la Compagnie des omnibus. La mère, bornée, malveillante et vulgaire n'aurait pu que lui communiquer ses tristes qualités. J'ai vu une photographie de Louis enfant : il a le regard terne, l'air ahuri, la bouche entr'ouverte, semblant attendre la manne spirituelle et vitale qui ne vient pas. Ces parents [Page 79] dépourvus d'idéal eurent pourtant l'orgueil de le mettre à l'école où son cerveau commença à se développer, et des séjours dans le Loiret le fortifièrent : il a toussé toute sa vie et sa santé n'a jamais été brillante, son travail incessant et ardu prouve son courage. A quatorze ans, ses parents lui permirent de suivre son penchant pour le dessin et d'entrer chez un architecte. L'excellent Monsieur Salardet et sa mère l'admirent dans leur intimité et il eut le spectacle d'une vie de famille éclairée et bienveillante ce qui, ouvrit en lui un nouvel horizon. En même temps, il travaillait ferme chez monsieur Salant et, plus tard, à l'école des Beaux-Arts, prenait des diplômes, affrontait des concours et conquérait maintes médailles. [Page 80] Il lisait : dès qu'il gagna quelque argent, il acheta des livres qu'il savait choisir, livres de sciences, de philosophie, d'études sociales, des romans aussi comme distraction. Il furetait chez les bouquinistes, flairait les occasions, les éditions rares ou anciennes et se constitua peu à peu une bibliothèque immense et remarquable⁴⁹. Il lisait sans trop de méthode, ce qui laissait des lacunes dans son savoir ; mais il acquit une grande puissance de raisonnement et une grande facilité d'élocution qui se manifesta dans les congrès, dans les réunions des diverses sociétés dont il fit partie. Jalouse de son indépendance et sentant une distance énorme entre ses parents et lui, il ne les informa jamais de ses travaux, de ses relations [Page 81] toujours choisies et dignes, mais il se montrait bon fils, leur laissait la plus grande part de son gain, et supportait avec patience les aigres piquûres de sa mère qui eut voulu régenter ses actes et émettait parfois des suppositions injustes sur sa conduite si régulière et si chaste. Un des traits louables de son caractère est celui-ci : il était si reconnaissant envers les auteurs des livres qui l'avaient instruit et guidé, qu'il voulut, à ceux de ces auteurs encore vivants témoigner sa reconnaissance. C'est ainsi qu'il connut Charles Lemonnier⁵⁰, le vénérable fondateur de la « Ligue internationale de la Paix et de la Liberté⁵¹ » et du journal « Les Etats-Unis d'Europe⁵² » avec cette maxime « si vis pocem, para libertatem et justitiam.⁵³ ».

[Page 82] Il semble que la proposition de collaboration économique, qui nous vient d'Allemagne puisse être le germe de cette confédération sociale : les Etats-Unis d'Europe ? Reste à souhaiter que la maxime de Charles Lemonnier y soit appliquée en entier. Je lui fis connaître aussi le philosophe Baïssac⁵⁴, j'ai omis de dire que,

⁴⁹ Pascal désigna la Société de l'Histoire de France comme sa légataire universelle ; on peut ainsi suggérer que le fond de cette bibliothèque fut mis en leur possession.

⁵⁰ Charles Lemonnier, *Les contemplations, par Victor Hugo*, 1856. – *De l'arbitrage international et de sa procédure, mémoire présenté à l'Assemblée générale de la paix et de la liberté, le 8 septembre 1873*, 1873. – *De la Responsabilité des propriétaires de navire, examen du projet de loi présenté à la Chambre des Députés*, 1840. – *Présent et avenir, brochure politique*, 1834. – *La question sociale, rapport présenté au congrès de Lausanne*, 1871.

⁵¹ Parmi les représentations publiques de la Ligue, on peut citer : Charles Lemonnier, *Formule d'un traité d'arbitrage entre nations, mémoire présenté à la Ligue internationale de la paix et de la liberté*, 1878 ou encore *Ligue internationale de la paix et de la liberté. Rapport présenté au congrès tenu à Lausanne, le 14 septembre 1869*, 1869.

⁵² Journal inspiré de l'expression de Victor Hugo. Charles Lemonnier, *Charles Lemonnier. Les Etats-Unis d'Europe*, Bibliothèque démocratique, Paris, 1872, 190 p.

⁵³ « Si tu veux la paix, prépare la Liberté et la Justice. »

⁵⁴ Baïssac (Jules), homme de lettres. Né aux Vans (Ardèche) en 1825, il fit ses études au petit séminaire de Privas et se fit admettre en 1847 au séminaire de Saint-Sulpice, où on ne lui reconnut pas la vocation.

connaissant moi-même Monsieur Lemonnier, grâce à une dame de ses amies, c'est chez lui que j'ai rencontré Louis, dont le sérieux et l'élévation de pensée me firent grande impression. Nous nous revîmes de temps à autre et quelques années plus tard, un an après la mort de mes parents, il me demanda en mariage. Je dois dire que je ne tardais pas à souffrir de son caractère tout en appréciant ses grandes qualités. Il était froid, sauf en de rares élans, volontaire [Page 83] et ajoutons orgueilleux, dédaigneux de la plupart de ses semblables bien qu'il fit souvent acte d'altruisme...conciliez cela ! C'est en obéissant à une de ces impulsions qu'il fonda une université populaire : « le foyer du peuple⁵⁵ », lui consacra six années de sa vie et une très forte somme. Il était partisan de l'association, des coopératives : c'est ainsi qu'il devint membre de la Colonie de Condé sur Vègre. Nous le sommes encore, Pascal et moi, et Pascal y consacre ses efforts de travail comme l'a fait son père.

J'estimais mon mari, j'admirais son courage et son jugement dans certains cas graves : « je l'aurais aimé davantage s'il eût été moins distant, [Page 84] plus doux, plus indulgent, plus expansif envers sa femme et son fils. J'ai regretté pourtant ce compagnon de presque cinquante ans, avec qui nous n'eûmes peut-être que des malentendus jamais expliqués. Et puis je regrettai de voir disparaître cette forte intelligence qui, malgré tant de travail, n'avait pas encore donné toute sa mesure. Hélas ! à combien d'entre nous est épargné ce mécompte ?

Mon fils Pascal.

Une des qualités caractéristiques de Pascal est l'attention minutieuse soutenue, qui est une des bases de la mémoire. Très jeune, il manifesta cette qualité : à l'âge de quatre mois porté dans les bras, comme on passait devant une armoire où l'on avait, [Page 85] la veille, enfermé des images qui l'avaient amusé, il fit comprendre par son geste et son gazouillement qu'il désirait qu'on ouvrît la porte et qu'on lui montrât les images. Du reste, à l'âge de quelques jours il suivait des yeux les jeux de la lumière et le va et vient des personnes. Autre anecdote : il avait un an lorsque, à la Colonie, près des Réservoirs, il vit une grande pompe employée à vider l'eau. L'année suivante, dans une promenade au même endroit je l'entendis dire « Grande machine, là » après un an d'absence et tant d'autres sujets d'observation !

Rentré dans le siècle, il collabora à l'*Univers*, à la *Presse*, au *Spectateur militaire*. Entre temps, il compléta son instruction, apprit successivement la plupart des langues indo-européennes, le sanscrit et l'hébreu et se fit recevoir comme interprète au ministère de la Guerre, où il demeura jusqu'en 1880. Il mourut en 1898. Il avait débuté en littérature sous le pseudonyme de Léon Deluzy, et a donné d'abord quelques ouvrages sur l'état militaire des nations européennes : *De l'armée fédérale allemande*, 1860. Il tenta ensuite de lancer une collection de romans étrangers : *Les Diamants de la littérature étrangère*, qui sombra en 1861, avant même qu'il eût fini d'y publier *Rien qu'un violoniste*, d'Andersen ; il se tourna vers l'orientalisme et donna en 1867, *De l'origine des dénominations ethniques dans la race aryane* (sic), puis aborda l'histoire des religions. Dans cette voie, il a donné la mesure de sa formidable érudition. Dans *Satan, ou le Diable*, 1876, il prétend prouver que la personnification de l'esprit du mal dans le monde sémitique s'est faite au contact des Perses, que Satan qui dérive d'Ahriman a été utilisé plus tard pour donner une solution au problème du mal ; *Les origines de la religion*, 1877, où il fait profession d'un athéisme raisonné, et une étude de mythologie comparée, on y trouve des vues intéressantes sur l'origine des légendes chrétiennes, des symboles païens et même sur des traditions populaires localisées dans le midi de la France, *L'histoire de la diablerie chrétienne. Le Diable*, 1882, est un manuel assez complet de mythologie satanique. *Les grands jours de la sorcellerie*, 1890, est également un livre pour le grand public, encore utilement consulté. Baïssac a publié également quelques traductions de l'allemand, une histoire du *Concordat de 1801*, 1879, et *La Vie après la Mort : éternité et immortalité*, 1886, où il nie l'immortalité de l'âme, tout en admettant l'éternité de la matière.

⁵⁵ Papiers relatifs au « Foyer du Peuple », Archives nationales, 78 AP 12.

Cette attention, il la porta dans toutes ses études, puis dans son enseignement, tant sur les matières à enseigner et sur [Page 86] la méthode que sur la manière d'intéresser les élèves et de modifier envers chacun selon sa nature, l'explication ou le conseil.

Il porte la même attention dans ses travaux historiques, remarquables par un grand souci d'exactitude et d'authenticité en même temps que de couleur locale et de relief des personnages. Tout cela lui a valu des appréciations admiratives.

Une autre qualité est la volonté forte et persistante d'accomplir une œuvre jusqu'au bout, qu'elle soit simple ou importante, et malgré des difficultés propres à rebuter de moins courageux. Rien d'étonnant à ce que la fatigue suive la pratique de ces belles et nobles qualités et cette [Page 87] fatigue est parfois excessive et longue à réparer.

Pascal a une grande force de volonté et une grande activité nerveuse. Ces deux forces le guident et le soutiennent dans la vie, tant pour le travail cérébral intense qu'il s'impose que pour l'effort physique qu'il lui donne comme contre - poids mais qui est parfois excessif : longues marches à la campagne, durs travaux de terrassement, de bûcheronnage. Il pourrait y avoir équilibre s'il n'y avait souvent excès de part et d'autre. Pascal est impulsif et subjectif : il est entraîné par son premier mouvement sans se préoccuper assez des circonstances extérieures : choses, personnes ou faits qui peuvent s'opposer à son action ; et en général il devrait aussi prévoir tous les [Page 88] résultats possibles de ses actes, peser le pour et le contre avant d'agir, mais il n'en prend pas le temps : le besoin d'agir vite l'emporte...

J'ai souvent pensé que mon fils me rappelle mon père sous certains rapports, mais mon père exerçait un contrôle continu sur lui-même et sur les choses : il ne voulait jamais agir avec précipitation. Pascal est toujours bienveillant surtout envers les inférieurs ; j'avais le même penchant dans ma jeunesse à présent, je garde une réserve prudente, ayant été souvent déçue. Je souhaite que mon fils ne le soit pas surtout s'il passe de la bienveillance à la confiance ce qui, en cas de déception devient grave. J'ai remarqué avec une satisfaction attendrie que mon cher [Page 89] fils, quand il se trouve devant des difficultés ou des conflits qui se produisent parfois dans notre vie colonienne et qu'il est appelé à y intervenir sait, comme son père, éclairer et dénouer une situation avec tact et bienveillance, alors que mon mari y apportait une vigueur de discussion et une ardeur entraînante. Le résultat pour tous deux, était du reste aussi heureux, tous deux ont conquis la sympathie générale, je puis dire presque « sans exception » pour Pascal. Je dois noter ici que le défaut d'observation et de précision que je reproche à mon cher fils se borne à ce qui lui est personnel et qu'il semble regarder comme négligeable – à tort n'est-ce pas ? mais quand il s'agit de service à rendre, alors il y apporte tout [Page 90] le soin et toute l'attention possible : altruisme et abnégation.

Pascal s'est voué jeune aux travaux d'érudition. Il ne faut pas croire que cette étude rende son esprit insensible aux choses de l'imagination et aux beautés morales. Au contraire, il suffit de lire la composition scolaire « Socrate et Criton » qui lui valut le prix Boucher à Chaptal, l'introduction de son « *Hystoria albigensis*⁵⁶ » et ses lettres pour reconnaître toutes les ressources de son esprit en pittoresque autant qu'en idées sérieuses, élevées et bien coordonnées exprimées en un style clair et choisi, aux termes appropriés et frappants. Et puis, il s'intéresse aux personnages que l'Histoire lui [Page 91] présente et vit dans leur atmosphère.

Par exemple, il a une véritable tendresse pour Alphonse de Poitiers⁵⁷, frère de Saint-Louis qui fut un administrateur modèle, et il le suit dans ses diverses activités avec

⁵⁶ Pascal Guébin, *Histoire albigeoise*, nouvelle traduction par Pascal Guébin et Henri Maisonneuve, J. Vrin, Paris, 1951, 258 p.

⁵⁷ Pascal Guébin, *Les Amortissements d'Alphonse de Poitiers (1247-1270)*, Ligugé, E. Aubin, 1926, Extrait de « la Revue Mabillon », 23 mai 1927.

admiration. Cette esquisse est bien incomplète ; si ce n'était entreprendre un volume, j'aurais voulu reprendre l'étude de son évolution, depuis sa petite enfance que j'ai entourée de soins et d'amour, car il était devenu le but suprême de ma vie ; je l'aurais suivi dans son initiation au travail intellectuel que, jusqu'à l'âge de dix ans, je menai lentement voyant la marche trop rapide de son esprit (il apprit presque seul et malgré moi à lire entre trois et quatre ans), puis à l'école, au collège, à la [Page 92] Sorbonne, dans ses classes nombreuses, fatigantes où, d'après le peu qu'il m'en a révélé, il exerça pendant vingt et un ans non seulement l'enseignement, mais un véritable apostolat moral ; puis dans ses travaux personnels qui l'absorbent et le charment.

Et que dire des nombreuses maladies, quelques-unes graves, qui ont troublé sa vie et dont la cause était souvent le surmenage, et que sa volonté, sa force cérébrale, surmontèrent d'une façon presque miraculeuse.

Je l'ai vu, en effet, très malade, écrire des instructions détaillées aux professeurs qui devaient le remplacer en son absence, et cela avec lucidité et fermeté. Je ne veux ajouter qu'un trait : pendant une période de [Page 93] dix ans où je n'avais pas pris d'aide pour le ménage, et où son père était absent ; soit pour son devoir professionnel, soit pour d'assez longs séjours à la Colonie, comme je me trouvais plusieurs fois souffrante en hiver, il me préparait mon déjeuner chaud avant de partir pour l'école à sept heures du matin, par la pluie, la neige, le gel, quelquefois souffrant lui-même. Et depuis le jour où il m'a vue avec douleur perdre la vue, de quelle sollicitude il m'a entraînée, espérant, toujours... qu'un bon oculiste me rendrait mes yeux pour lesquels, disait-il, aucune dépense n'était trop grande. Non, je ne pourrai jamais exprimer ce qu'est mon fils. On trouvera dans des diverses poésies que je lui ai consacrées l'éloquence de mon sentiment.

[Page 94] J'arrive à mon portrait. Edmée Boulanger, épouse Guébin. Caractère indépendant mais ayant le courage et la fierté, l'esprit de sacrifice et de dévouement qui aide à tout supporter.

De plus loin que je me rappelle, je me vois observant avec attention, admirant les beautés de la nature. Tout ce que je voyais et entendais entraînait en moi, s'y incrustait par la mémoire et me constituait une vie intérieure très belle.

J'y ajoutais même l'imagination cultivée par mes lectures. J'aimais l'étude pour elle-même je me passionnais pour le calcul par exemple mais je mettais aussi un certain amour-propre à recevoir des éloges et à annoncer [Page 95] les prix en classe. J'ai beaucoup travaillé jour et nuit, couru le cachet hiver comme été, pratiqué l'enseignement pendant près de quarante ans, puis les œuvres de bienfaisance pratiquées pendant quinze ans. Je me suis initiée aux travaux du ménage où je cherchais à réaliser chaque jour un progrès.

J'ai toujours voulu être utile à mes proches et à mes semblables, et fait mienne la belle pensée de George Sand⁵⁸ « Je n'ai jamais rencontré un être humain sans souhaiter de lui faire tout le bien qui était en mon pouvoir ». Je dois ajouter pourtant qu'après bien des épreuves et des désillusions, je suis devenue sévère et ... lente à m'attacher à de rares personnes, supportant les autres avec convenance et indifférence (qu'on se souvienne que j'entre dans ma quatre-vingt quinzième année). [Page 96] Mon plus grand ami c'est mon fils, et j'espère vivre encore quelque temps pour lui épargner la solitude.

Quelques figures [en marge]

⁵⁸ Georges Sand (1804-1876)

Dans notre enfance, la tante Scholastique, vive et gaie encore à soixante ans disait qu'elle pourrait danser si elle retrouvait ses petits souliers. En attendant elle allait en sabots soigner ses potagers et ses bêtes, déterrer les pommes de terre dans le champ hors du village où nous allions l'aider à les ramasser.

Ah ! le grand champ plein de soleil le long d'un petit bois bordé d'étroits sentiers herbeux appelés « traînes ». Puis elle rentrait battre son beurre, coudre, ranger son ménage. Elle a fini sa vie à Paris dans la famille Dez regrettant toujours le cher village de Landricourt.

[Page 97] Tante Alexandrine (ou Cendrine (sic)) sérieuse, sermonneuse, toujours vêtue et coiffée avec correction dans son intérieur soigné, construisant des bonnets simples ou élégants, devant sa table où trônait la tête de carton appelée « Sophie » qui nous amusait beaucoup. La tante Alexandrine s'est mariée tard avec l'oncle Bécrot, instituteur qu'elle avait aimé jeune et qui avait épousé une autre personne. Elle l'avait attendu ... Ils vécurent assez longtemps au village de Presles-Thierry⁵⁹ dans la belle maison d'école avec un grand jardin.

J'ai très peu connu les autres tantes : Anastasie « belle personne », modeste aussi, qui resta fille et mourut jeune ; Célestine mariée à un Dez, [Page 98] et dont les descendants nombreux habitent les uns Poitiers, les autres Izieux⁶⁰ dans la Loire.

Enfin Rosalie, épouse Dagne, dont la famille n'a pas cherché à rester en relation avec nous. Cette famille hélas ! possédait plusieurs portraits des aïeux. Au château de Quincy⁶¹, les trois demoiselles Defay jeunes, aimables et charmantes dans leurs simples robes de mousseline rose...

Elles aimaient les petites-filles de leur dévoué garde-chasse, elles nous nommaient les plantes de leur jardin, nous baignaient, avec elles, dans l'étang, nous admettaient à toute heure dans leur intimité. Elles venaient aussi nous voir chez grand'mère. La route de Landricourt à Quincy [Page 99] que nous arpentions souvent, tracée à flanc de coteau, était bordée d'un côté par des champs, des prés, des bois qui s'étagaient en pente douce, de l'autre côté étaient des maisons basses, et dans l'une d'elles habitaient l'oncle ou grand-oncle Cadet cordonnier je crois, célibataire ou veuf. Il avait un grand jardin, des abeilles (il nous régala, à notre passage, d'une tartine de miel sur pain bis). Il avait aussi une chèvre. Un jour cette chèvre courut sur ma petite sœur, fourra ses cornes dans le tablier blanc. Je m'élançai, saisis les deux cornes et les maintins pendant que l'oncle venait au secours. J'étais brave, j'avais sept ans, je crois. Il y avait sur cette route dans des [Page 100] maisons assez dispersées, de nombreux cousins et cousines à qui nous allions dire bonjour en passant. Je ne sais plus leurs noms... Il y a de cela quatre-vingt et quelques années ! presque quatre-vingt-dix.

Je dois une mention spéciale aux cousins Cornille de Landricourt dont l'un surtout, dans cette famille de simples cultivateurs, avait une belle figure de médaille distinguée et grave que je ne pouvais me lasser de regarder tant elle ressemblait à celle de sages dans les illustrations des beaux livres que mon père nous montrait dans notre enfance.

A la Ferté-sous-Jouarre : notre vieille maîtresse de pension Madame Sainte-Croix, ancienne religieuse falote qui apparaissait de temps en temps presque timidement dans les [Page 101] classes où elle avait pu rassembler une vingtaine de jeunes filles et de petites filles qu'enseignait sa sous-maîtresse diplômée mademoiselle Honorine Lecrique. Mademoiselle Honorine était jeune, agréable, de petite taille, elle portait les cheveux courts, était très active, l'air à la fois sérieux et souriant, elle enseignait avec clarté et méthode, nous l'aimions beaucoup et la respections. Il y avait dans la ville une

⁵⁹ Presles, département actuel 95, (Val d'Oise).

⁶⁰ Izieux, ancienne commune de la Loire incorporée à Saint-Chamond (42).

⁶¹ Château de Quincy, 77, (Seine et Marne).

autre pension de filles et une de garçons, une petite école dirigée par deux vieilles filles juives : les demoiselles Nathan.

A cette époque, vers 1854, il n'existait pas d'école communale.

Le curé doyen, l'abbé Lamiche⁶², grand, sec, déjà âgé, figure colorée, sourcils froncés, l'air toujours préoccupé et colère, l'abbé Seroin, premier vicaire, grave et doux, [Page 102] très paternel ; l'abbé Barbier⁶³, second vicaire, jeune, actif, frisé, séduisant.

Je scandalisai un jour ces messieurs qui lurent dans mon devoir de catéchisme cette phrase de l'histoire de [Illisible] : « L'Église eut recours à la désastreuse vente des indulgences ». On nota en marge du cahier : « L'Église n'a jamais vendu les choses saintes. », suivait une explication embarrassée qui laissait subsister le fait, et pour la première fois je sentis la distance entre l'Être divin parfait auquel je croyais, et ses ministres, les uns peu respectueux des choses sacrées, les autres peu sincères.

Mon père avait à La Ferté un ami véritable Monsieur Taupenot, professeur, esprit, clairvoyant, sans préjugés. [Page 103] Quand nous quittâmes la ville, il nous regretta. Lui-même, à l'âge de la retraite, alla se fixer à Cosne (Nièvre).

Quand mon père mourut, il nous écrivit : « Je porterai son deuil ». J'ai le souvenir de trois dames âgées (j'ai toujours aimé la société des dames âgées bienveillantes et de bon conseil). Celles-ci étaient : Mme Thiercelin et Mme Roger. Elles ne se fréquentaient pas, mais avaient toutes plaisir à nous voir...et, pour les deux premières, à nous joindre à leurs petites-filles pour des jeux ou des promenades.

Le nom de Madame Roger appelle une explication : dans la maison Halbon on eut à caser un jeune homme de la famille d'un des associés Halbon, Petit et Yvonnet. On lui donna l'emploi [Page 104] de mon père, et comme la réputation de celui-ci était faite, la maison concurrente Roger se hâta de se l'attacher : Madame Roger fut charmante pour nous. Ce fut elle qui me fit entrer chez les dames Cormier, ses amies et nous la voyions aux vacances.

Puis mon père entra au Crédit Foncier à Paris et notre famille quitta La Ferté. Assez longtemps après dans un court voyage de vacances, je revis Madame Roger et lui présentai mon fils alors tout jeune. Elle me fit connaître son joli travail sur la botanique qu'elle avait écrit avec la pensée de faire connaître très pudiquement le phénomène de la génération par l'exemple, de ce qui se passe dans les fleurs. Elle avait des goûts délicats [littéraire barré] et était [Page 105] vraiment intéressante.

Ma seule amie de pension fut Marguerite Fouyé, de mon âge, bonne camarade, douce et délicate de santé. Nous formions à nous deux la première division ; quand sa mère la retira de pension et que, restée seule, je devins apprentie - institutrice. Lors de mon voyage à La Ferté, quelques années plus tard, je tentai de la voir. Une parente, ancienne compagne aussi, occupait sa maison. Elle m'apprit la mort de Marguerite qui avait dit souvent : « cette Edmée qu'on n'a jamais revue, où est-elle ? ...comme la vie nous sépare ! La mienne a été très occupée, marquée de bien des soucis et des peines. Elle, mariée et sans enfants, a dû avoir une existence mélancolique et s'éteindre jeune.

[Page 106] Sa mère avait été peu accueillante pour moi et c'est mon excuse pour n'avoir pas correspondu. Regrets, remords...inutiles hélas !

Il me vient en songeant à ma vie d'écolière une réflexion : dans notre pension modeste, nous avions parmi nos livres un précis de mythologie, un de cosmographie, des exercices de lecture manuscrite de difficulté graduée qui étaient très utiles et qu'ignorent les écolières d'aujourd'hui. Pourquoi ?

⁶² Louis-Frédéric-Alexandre Lamiche, auteur d'un ouvrage : *Le Curé de la Ferté-sous-Jouarre à ses paroissiens et aux habitants des paroisses voisines*, daté du 16 juillet 1872, Paris, A. Parent

⁶³ Abbé A. Barbier, *Le premier pèlerinage du diocèse de Meaux à Notre-Dame de Lourdes (17-22 septembre 1883)*, Meaux, A. Le Blondel, 1883.

Autre réflexion : ces groupements appelés pensions ou pensionnats qui réunissaient un nombre moyen d'élèves internes ou externes semblaient prolonger la vie familiale surtout quand ils étaient dirigés par des personnes d'esprit supérieur et de cœur affectueux. On y puisait, outre l'instruction, des [Page 107] notions d'ordre, de discipline, de solidarité et même d'amitié entre camarades. Il pouvait y avoir des inconvénients : esprit de coterie, contagion des défauts mais il y avait aussi la contagion des qualités et puis la directrice était là, elle que nous avons supposée intelligente, bonne et ferme. Elle savait surveiller, rectifier, amender caractère et conduite. Je parle là des pensions de filles dont je connais une ou deux des meilleures, mais sûrement, on pourrait citer aussi des pensions de garçons où des hommes fermes et bons formaient les jeunes garçons avec le même soin.

A Paris aujourd'hui, nous sommes en présence de ce qu'on pourrait appeler « la cohue scolaire ». Nombre excessif dans des classes vite encombrées, au grand dommage de l'enseignement [Page 108] qui, malgré les efforts du professeur sûrement n'atteint que le quart, ou même moins des élèves tassés, distraits, indisciplinés. Et, dans cette faute, les éléments s'ignorent tout en se bousculant et ne forment pas facilement des liens d'amitié ou seulement de bonne camaraderie. Il en résulte une dispersion, un attitude indifférente, un isolement et une tendance à l'inimitié, tout le contraire de l'union sympathique qui est une force, sociale, même chez les jeunes populations.

Paris. Alcide Taillant, ami de la famille et compatriote de mes parents. Architecte ayant collaboré à la construction du boulevard Pereire et construit pour son compte la maison du chocolatier Menier, à l'entrée du Parc Monceau. Esprit libéré, lecteur de la Morale indépendante, relation intéressante. Sa femme très bonne personne, intelligente [Page 109] aussi, leurs cinq filles, toutes plus charmantes les unes que les autres. L'une d'elles est devenue Madame Delebecque, et sa fille Catherine, élève de l'école des Chartes a correspondu avec Pascal au sujet d'une recherche historique. Ces bons amis au lendemain de la mort de mes parents nous ont aidés – ma sœur et moi – par un prêt remboursé aussitôt que possible. Eux morts, les relations avec leurs filles ont été nulles. Amitié de plus de soixante ans pourtant avec les parents : amitié solide.

Théophile Chauvel⁶⁴, peintre et aquafortistes et de plus « touche à tout », car, au cours de visites réciproques de nos deux familles, il m'encouragea à l'étude de la musique, me fit connaître la musique en chiffres, [Page 110] il me facilita l'étude de la botanique : je dois à ces différents travaux beaucoup de jouissances.

Monsieur et Madame d'Hérisson⁶⁵. J'en ai déjà parlé. Le comte, aimable et d'une intelligence supérieure, dépensa une fortune à soulager des amis inconsolables. Il a publié des livres intéressants sur le second empire. Il eut un emploi en Algérie, ne supporta pas le climat et revint mourir à Paris. Sa femme, fine et distinguée et sa fille, très artiste de naissance, musicienne et peintre d'instinct – toutes deux vivant difficilement d'une petite pension, mais sans nul doute Melle d'Hérisson trouva à s'occuper utilement, elles se retirèrent en banlieue, je les vis une fois mais elles cessèrent de venir à [Page 111] Paris et j'eux le regret de les perdre de vue.

⁶⁴ Chauvel Théophile, peintre et graveur né à Paris en 1831. Elève de Picot, de Boulet et d'Aligny, il suivit les cours de l'École des beaux-Arts et il obtint, en 1854, le second grand prix de Rome, avec un paysage historique. M. Chauvel s'est fait connaître à la fois comme peintre de paysage, comme graveur à l'eau-forte et comme lithographe. Parmi ses peintures *Effet de soleil couchant*, *Bords de Seine* (1857). M. Chauvel a exécuté beaucoup de gravures à l'eau-forte pour la Gazette des beaux-arts, le Musée Universel, la société des aquafortistes. Enfin, il a exposé quelques lithographies.

⁶⁵ Voir annexe 6, reproduction de photographie.

J'avais alors de mon côté de graves préoccupations entre mon mari et mon fils pour l'éducation de celui-ci et la santé de tous deux.

Famille créole des Luders : personnes simples et cordiales dans leur intérieur, originales et fastueuses au dehors. Il me reste surtout le souvenir de Corinne, délicieuse figure poétique, intuition, sans prétention, étrange et sympathique. Mariée, elle eut un fils admiré et aimé de tous ceux qui le connaissaient pour son charme et son élévation morale. Pendant la guerre de 1914-1918, il fit une chute mortelle d'avion. Corinne ne put se consoler, elle mourut peu après.

Thérèse Luders fut la grande amie [Page 112] de ma sœur qui écrivit plusieurs poésies sur sa fille Gilberte⁶⁶ enfant. Gilberte étudia la médecine. Après la mort de ma sœur, je ne vis plus les créoles qui sont fantasques. Peut-être sont-elles retournées en Haïti. Ma sœur eut aussi pour amis Yetta Blaze de Bury⁶⁷ et sa sœur, Germaine Davis, nom d'artiste de Geneviève Gadiffet qui fit de ma sœur deux beaux portraits. Elle était élève de Henner⁶⁸. Madame Bertaux et sa fille Elise⁶⁹, très littéraires, et leur cercle d'écrivains l'attirèrent souvent.

Mademoiselle Tribon et sa parente Hermine, toutes deux bons professeurs. Jadis, j'ai suivi leur cours pour me préparer à l'examen d'institutrice [Page 113]

Mademoiselle Tribon enseignait avec clarté sans faire appel à la réflexion mais seulement à la mémoire. Ne nous racontait-elle pas comme chose très plaisante et dont elle riait encore que, dans sa jeunesse, son professeur de calcul voulait lui faire inventer la règle de trois ? Eh bien ! ce professeur savait provoquer l'observation et le raisonnement.

Nous connûmes aussi le gymnaste Triat⁷⁰ qui eut son heure de célébrité. Ma sœur fit de la gymnastique pour sa santé et j'en fis un peu par plaisir car le gymnase présentait une très grande diversité d'exercices d'adresse plutôt que de force qui étaient plus amusantes.

J'ai déjà nommé Charles Lemonnier. [Page 114] M. Bessac, je citerai Madame Desmoulins, féministe convaincue et militante, M.⁷¹ et Mme⁷² Robert Halt, romanciers

⁶⁶ Voir annexe 6, reproduction de photographie.

⁶⁷ Mademoiselle Yetta Blaze de Bury, fille de Ange-Henri Blaze de Bury, morte à la fin de 1902 ou au début de 1903, auteur de plusieurs études et commentaires de littérature anglaise. Elle a publié, comme son père des études littéraires en anglais et en français notamment sur Shakespeare et sur les romanciers anglais contemporains. Entre autres: *French literature of to-day, a study of the principal romancers and essayists*, 1898, *Un divorce royal. Anne Boleyn*, 1890, *Dames d'hier et d'aujourd'hui*, 1898, *Étude sur « le marchand de Venise » de Shakespeare*, 1883, *Les romanciers anglais contemporains*, 1900.

⁶⁸ Henner (Jean-Jacques), peintre français né en 1829. Il vint étudier la peinture à Paris, reçut des leçons de Drolling et de Picot, suivit les cours de l'École des beaux-arts et remporta le grand prix de Rome en 1858. Il fut influencé par les grands maîtres coloristes de la Renaissance, qu'il étudia avec ardeur. Parmi ses œuvres *Jeune fille, portrait de la Baronne de J* (1866), *Saint Jean-Baptiste, le Soir* (1877). Il a obtenu des médailles et a été décoré de la Légion d'Honneur en 1873.

⁶⁹ Voir annexe 6, reproduction de photographie.

⁷⁰ Triat Hippolyte (1812-1881), précurseur de l'haltérophilie. A Bruxelles, il créa un gymnase qu'il dirigea pendant sept ans. Agé de 35 ans, il fit aménager une magnifique salle à Paris. Compromis en 70-71 au temps de la Commune, il est interné, relâché quelques mois plus tard, il assure la direction d'un gymnase moins important jusqu'en 1879.

⁷¹ Halt (Louis-Charles Vieu) dit Robert), né à Montpellier en 1837 et mort à Paris à une date inconnue. Littérateur français, né en 1829. Ce fut à trente-sept ans qu'il débuta dans les lettres par un roman intitulé *Une cure du docteur Pontalais* (1866). Cet ouvrage fut très apprécié pour sa vigueur de pensée, pour sa finesse. Il fut favorablement accueilli par le public ; l'auteur avait traité un sujet fort délicat, la conversion d'un prêtre à la libre-pensée, avec un esprit tout philosophique et très élevé. Un second roman, *Madame Frainex* (1868), où l'on trouve une peinture animée, et saisissante des principales situations de la femme dans la vie actuelle, et dont le succès a été très vif, a mis complètement M. Halt en relief. Il a aussi édité *Papiers sauvés des Tuileries, suite à la Correspondance de la famille impériale* (1871). Indépendamment

tous deux, lui, esprit pénétrant et caustique, auteur de « Une cure du docteur Pontalai » livre anti-clérical qui fut adopté par la censure sous l'Empire parce que, sans l'ouvrir, on décida : livre de médecine. Le lendemain, quel scandale ! Mais l'effet était produit : il fut prodigieux.

Pour moi, ce livre, que nous prêta Alcide Vaillant⁷³, me fit une impression profonde et durable. Madame Robert Halt écrivit des ouvrages d'éducation⁷⁴, publia « La Semaine de Suzette »⁷⁵, petit journal périodique qui eut beaucoup de succès. Ils furent membres de notre Colonie.

[Page 115] Madame Blanchette.

J'ai déjà écrit le nom de cette femme au grand cœur, à la pensée profonde. Son œuvre poétique fut, au hasard d'une trouvaille un des éléments de la formation mentale et morale de mon mari. Il m'associa à l'expression de sa reconnaissance, et une véritable amitié nous lia. Je la visitai souvent. Elle habitait déjà âgée, seule et triste, au haut de la rue Cujas, un petit logement au cinquième étage, modeste et clair, encombré de livres et de journaux où venaient de rares amis lettrés et quelquefois son fils, officier estimé, mais trop froid pour son exigeante tendresse maternelle. Elle en souffrait. Je rencontrai là Madame Henry Gréville⁷⁶, [Page 116] déjà célèbre, comme je rencontrai chez Yetta Blaze de Bury, vers la fin du siècle dernier, Henry Bérenger⁷⁷, à qui je pus exprimer mon admiration pour son beau livre : « l'Effort »⁷⁸ et qui voulut bien s'en montrer

de ces deux ouvrages, qui ont eu plusieurs éditions, ce romancier, doublé d'un penseur épris d'un amour pour le progrès social, a publié dans des journaux un certain nombre d'articles et d'études.

⁷² Marie Malézieux, dame Charles Vieu, dite Marie Robert Halt, née à Saint-Quentin en 1849, et morte à Paris en 1908. Auteure féconde tombée dans l'oubli, elle a écrit des ouvrages de lecture courante à l'usage des jeunes filles comme *Suzette* (1888-1889). Elle a aussi écrit quelques romans pour les jeunes : *Histoire d'un petit homme*, 1883, *La petite Lazare*, 1884, *Monsieur Maurice*, 1887, *Jacques la chance et Jean la guigne*, 1890, *Le jeune Théodore*, 1891, *Battu par des demoiselles*, 1902.

⁷³ Voir annexe 6, reproduction de photographie d'Andrée Vaillant.

⁷⁴ Ouvrages d'éducation tels que : *Premières lectures, leçons de morale et leçons de choses, éducation du sentiment, instruction usuelle, proverbes et maximes en action* ; *Deuxièmes lectures, leçons de morale et leçons de choses, éducation du sentiment, instruction usuelle, proverbes et maximes en action*, 1897. *Le droit chemin, livre de lecture courante, à l'usage des jeunes filles (degrés moyen et supérieur), éducation de la volonté, éducation du sens moral, devoirs sociaux, antialcoolisme*, 1902. *Ecoliers et écolières, livre de lectures courantes*, Paris. *Le Ménage de Mme Sylvain, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, 1895.

⁷⁵ Marie Malézieux Halt, dame Charles Vieu, dite Marie Robert, *L'Enfance de Suzette, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles (degré élémentaire), morale, leçons de choses, économie domestique*, Paris, P. Delaplane, 1887 – 1897.

⁷⁶ Henry Gréville, pseudonyme de Mlle Alice Henry, plus tard Madame Durand (1842 – 1902) Publications recensées : *Denise, comédie en trois actes, en prose*, 1873. – *L'expiation de Savéli*, 1876. – *A travers champs. Autour d'un phare*, 1877. – *Dosia*, 1877. – *Les Koumiassine*, 1877. – *La maison de Maurèze*, 1877. – *Pierrot ermite, comédie en 1 acte et en vers*, 1877. – *Sonia*, 1877. – *Suzanne Normis, roman d'un père*, 1877. – *L'amie*, 1878. – *Ariadne*, 1878. – *Les épreuves de Raïssa*, 1878. – *Marier sa fille*, 1878. – *La Niania*, 1878. – *La princesse Oghérof*, 1877. – *Bonne-marie*, 1879.

⁷⁷ Henry Bérenger (1867-1952) Importante production littéraire. Quelques publications : *1635-1935. Tricentenaire du rattachement des Antilles et de la Guyane à la France. Première commémoration solennelle organisée par l'Académie des sciences coloniales dans sa séance publique tenue à la Sorbonne, le 27 mars 1935*. – *L'âme moderne*, 1892. – *L'aristocratie intellectuelle*, 1895. – *Christianisme et libre-pensée*, 1903. – *Chateaubriand, héros de l'aventure romantique*, 1930. – *La conscience nationale*, 1898. – *Des relativités aux métamorphoses, poésies philosophiques, 1886-1949*, 1949. – *Essai sur le « Théâtre de l'âme » d'Edouard Schuré*, 1900. – *La France intellectuelle*, 1899. – *L'héritage de Victor Hugo et la Renaissance française*, 1902. – *Hitler et Israël. La bataille des races*. 1934. – *Pages et discours de libre pensée : dix ans de bataille (1898-1908)*, 1908. – *La politique de Victor Hugo*, 1902. – *La proie*, 1897. – *Les Prolétaires intellectuels en France*, 1901. – *Vers la démocratie sociale, une campagne politique*, 1910.

⁷⁸ Henry Bérenger, *L'Effort*, Paris, A. Colin, 1893.

content. Avertie un jour par un pressentiment, je me rendis au « Pic de la solitude » et trouvai ma vieille amie étendue sur son lit de souffrance, petit et bas, seule comme toujours, très affaiblie et pouvant à peine parler. Cependant elle m'accueillit d'un sourire, et murmura : « Et Pascal ? » Elle mourut peu de jours après.

J'ai retenu d'elle quelques mots bien impressionnants ; comme nous causions des épreuves de la vie, elle me dit « on souffre à sa mesure » Cela est bien vrai !

[Page 117] Une autre fois, parlant d'une femme qui avait voué sa vie à soulager la peine des autres et qui rentrait le soir seule, fatiguée et triste, elle ajoutait : « Qui consolera la consolatrice ? »

Thérèse Bentzon⁷⁹. Je mentionnerai encore Madame Blanc, qui signa Th. Bentzon des romans remarquables et reçut un prix de l'Académie. J'eus un billet pour la séance et pénétrai sous la coupole pour la première et unique fois. Je fus en relation quelques années avec cette aimable femme qui m'ouvrit la porte d'un journal de jeunes filles où je plaçai quelques fragments de ma traduction d'un roman anglais. Ici je rencontrai une dame dont le nom m'échappe qui paraît-il – fut introduite par Pailleron⁸⁰ dans « Le monde où l'on s'ennuie⁸¹ ».

[Page 118] La Colonie : si j'entreprenais d'exposer son organisation, ses organes, de raconter son histoire, ce que Pascal a fait du reste, dans une conférence lors du centenaire, conférence conservée aux archives du « Ménage sociétaire » ; si j'entreprenais, en outre, de tracer la monographie du chacun des trente sociétaires actuels et des disparus que nous avons connus (et combien, parmi eux, sont des plus intéressants) il faudrait un volume... je n'y puis songer maintenant.

Je continue la revue des personnes qui ont tenu quelque place dans ma vie. Je citerai, parmi les promoteurs d'œuvres remarquables de bienfaisance, Mme Gompel, qui vient de mourir. Elle a fondé en 1899 « l'Abri », société qui a sauvé de l'expulsion et du désespoir de [Page 119] milliers de familles en versant un secours suffisant au propriétaire, sur le terme en souffrance.

Dans la « société des Visiteurs » qui aidait les familles par des démarches autant que par des secours, je citerai le docteur Bernheim, président du groupe qui était généreux et clairvoyant, Melle Leseurre, ancienne directrice d'école, les dames Leven, et tant d'autres, toutes très actives.

A la « ligue de l'Enseignement », où je fus secrétaire du Comité des Dames, je connus Mmes Jules Ferry, Ferdinand Dreyfus, M. et Mme Edouard Petit⁸², la doctoresse Edwards Gilliet et tant d'autres femmes de valeur intellectuelle et morale, entre autres

⁷⁹ Madame Blanc (1840-1907), connue dans le monde littéraire sous le pseudonyme de Thérèse Bentzon. Romancière française, ses premiers travaux furent des adaptations de l'anglais et de l'allemand ; ils parurent dans la « Revue des deux mondes », ainsi qu'un certain nombre d'articles de critique, par lesquels Mme Th. Bentzon a largement contribué à faire connaître en France les principales productions anglaises et américaines. Elle publia entre autres *Un divorce* (1871), *Miss Jane* (1882). Thérèse Bentzon est à la tête d'une importante production littéraire. Elle écrivit aussi pour la jeunesse.

⁸⁰ Édouard Pailleron (1834-1899) Poète et auteur dramatique, il fut le gendre de Buloz et collabora à la *Revue des deux Mondes*. Ses meilleures œuvres sont un volume de vers, *Amours et haines*, et des comédies en vers et prose *Les Faux Ménages*, *L'âge ingrat*, *l'Étincelle*, *le Monde où l'on s'ennuie*, *la Souris*. Il fut élu à l'Académie le 7 décembre 1882.

⁸¹ Publié en 1868 et réédité en 1881.

⁸² Edouard Petit (1858-1917), docteur ès lettres. Inspecteur général de l'Instruction publique et professeur agrégé de l'université. Fondateur de plusieurs associations de mutualité scolaire. A produit de nombreux ouvrages dont : *Autour de l'école*, *les parents*, *les maîtres et les élèves*, Paris, 1890, 388 p.

Melle Bergevin⁸³, directrice remarquable d'une importante école communale, qui fut notre excellente [Page 120] amie et dont je reparlerai.

La guerre de 1914-18 fut une rude épreuve. Pascal passa de nouveau au conseil de révision et fut exempté définitivement. Il avait commencé en 1913 un stage en vue de son entrée dans une école.

Le 2 août, jour de la déclaration de guerre par Guillaume II⁸⁴, mon mari nous conseilla de nous retirer à la Colonie, il nous y accompagna Pascal, ma sœur et moi, mais il rentra à Paris pour le cas où son service (inspection du dessin) aurait besoin de lui. Le voyage fut interminable, mais nous n'arrivâmes qu'à huit heures du soir à Condé⁸⁵ par Houdan⁸⁶ après avoir essayé en vain d'obtenir quelque nourriture, nous fîmes, sous un beau clair de lune, les quatre kilomètres de route à travers bois.

[Page 121] A la Colonie, dont nous fûmes heureux de voir les fenêtres éclairées, on nous accueillit, on nous restaura. Une semaine passa, puis mon mari vint chercher Pascal que l'école Turgot réclamait. Son départ nous attrista mais nous n'étions pas inquiètes.

Paris n'étant pas encore menacé. A la fin du mois, une lettre de notre femme de ménage, la brave Madame Menon, nous apprit que Pascal était malade ; la brave femme avait bien pensé que je ne voudrais pas rester loin de mon fils souffrant. Nous nous procurâmes sans tarder un laissez-passer et une voiture pour la gare et le soir nous étions à Paris. Mon mari nous reçut en s'écriant : « Que venez-vous faire ici ? Les Allemands sont tout près, Paris va être assiégé. »

[Page 122] « Eh bien, nous verrons un siège ; nous avons déjà connu celui de 1870. Nous soignâmes Pascal qui se rétablit, en même temps que Paris était délivré du danger par la victoire de la Marne, retourna à l'école, descendit avec ses élèves dans les caves, réchappa dans ses cours aux abus de la Bertha et fit, avec moi, au cours de la guerre, deux voyages, un au Chambon⁸⁷ et Tence⁸⁸ en 1915, un autre à Najac⁸⁹ (Aveyron) en 1917.

Il faut parler de nos docteurs : le docteur anglais Anderson qui fut mon accoucheur, et s'émerveilla de ce que je n'eus même pas de fièvre. Il me soigna avec bonté et surveilla ma santé pendant une dizaine de jours, prenant plaisir à causer avec moi. Il me procura une garde expérimentée. [Page 123] Le docteur Collet (Félix)⁹⁰ soigna Pascal plusieurs fois dans sa jeunesse, il était soigneux, méticuleux, et ce que j'aimais encore en lui, c'est qu'il me donnait sur le mal et sur la maladie des explications claires et concises comme à un élève en médecine ; il savait bien qu'il s'adressait à une oreille attentive, à un cerveau capable de saisir et à un cœur de mère.

La docteur Lefèvre, âgé, beau-père de notre médecin actuel, le docteur Fouré, était expérimenté et bienveillant. Le Dr Fouré est soigneux aussi et amical ayant juste l'âge

⁸³Melle Bergevin, directrice d'école à Paris. A publié avec A. Allard (inspecteur de l'enseignement primaire), *Cours méthodique de sciences physiques et naturelles et d'enseignement ménager : à l'usage des élèves des écoles de filles*, Paris, 1923, 155 p.

⁸⁴ Guillaume II (1859-1941), roi de Prusse, empereur d'Allemagne jusqu'en 1918.

⁸⁵ Condé-sur-Vesgre, département actuel 78, (Yvelines), près de la forêt de Rambouillet.

⁸⁶ Houdan, département actuel 78, (Yvelines), près de Condé.

⁸⁷ Le Chambon-sur-Lignon, département actuel 43, (Haute Loire)

⁸⁸ Tence, département actuel 43, (Haute-Loire)

⁸⁹ Najac, département actuel 12, (Aveyron), entre Albi et Limoge.

⁹⁰ Félix Collet, *Essai sur les kystes du méésentère*, Paris, 1884.

de Pascal. Mais celui-ci a dû avoir recours au Dr Leven⁹¹, spécialiste des maladies d'estomac et après sa mort, à son fils.

Mon cher fils a [Page 124] éprouvé un grand bien de leurs soins. Mais en ce moment le Dr Leven fils se trouve dans le midi par suite de la guerre. Pascal a consulté avec succès le docteur Quellien⁹².

Je ne puis m'étendre sur le sujet de la guerre. La période qui a commencé en septembre 1939, on en écrira l'histoire.

Je dois mentionner cependant que dans ces dramatiques conjonctures, il a paru nécessaire de réviser, de changer notre constitution républicaine. On y travaille.

J'ai dit que je reparlerais de Mademoiselle Bergevin. Avec Mesdemoiselles Voisin et Truffot⁹³, elles formaient un trio que mon mari voyait volontiers, lui plutôt sauvage. Mademoiselle Voisin, professeur de dessin [Page 125] est un peintre de talent. Nous avons d'elle un très beau faisan. Mademoiselle Bergevin était digne de respect et d'affection.

Elle était une remarquable éducatrice. Elle fut aussi très dévouée à sa famille, et souffrit beaucoup par elle, frère, mère, père, la supplicèrent. Comment avait-elle le courage de remplir ces fonctions absorbantes ? Ce fut une héroïne.

J'eus le plaisir de présenter à Madame Jules Ferry, Mademoiselle Samia, fondatrice de l'association d'institutrices diplômées, qui devint membre du conseil de l'Instruction Publique, et fut une innovatrice en matière d'enseignement.

Citerai-je encore l'abbé Viollet⁹⁴, ce grand et perspicace bienfaiteur des familles [Page 126] pauvres, qui a fondé le journal : « l'assistance Educative » où se trouvent exposés des principes sociaux très élevés, l'abbé Viollet, fondateur des œuvres du moulin vert⁹⁵, et à qui j'ai entendu dire dans une conférence ; « si ma soutane gêne le pauvre, j'ôterai ma soutane. » Il semble qu'il soit humain avant d'être prêtre.

Je glane au hasard dans mes souvenirs et voici les dates que je rencontrais dans des lettres très vieilles.

Je retrouve entre 1870 et 1880, je crois Mademoiselle Bouvet, fille de l'amiral lectrice de l'impératrice Eugénie, devenue Madame Carette⁹⁶ et mère de deux jeunes garçons

⁹¹ Docteur Gabriel Leven, qui a écrit entre autres *L'aérophagie, syndromes gastriques, intestinaux, circulatoires et respiratoires, étude clinique, radiologique et thérapeutique : l'adulte, l'enfant, le nourrisson*, Paris, G. Doin, 1920.

⁹² On suppose qu'il s'agit de Paul Quellien, qui aurait publié *La tension artérielle dans le saturnisme aigu et chronique*, Paris, 1905.

⁹³ *Le Dessin préparatoire, pour servir au développement des facultés motrices de l'œil et de la main*, par M. L. Guébin et Melle Truffot, Livre du maître, accompagné des six cahiers de l'élève, Larousse, Paris, 1900, 12 p. et 12 cahiers de fig.

⁹⁴ Viollet Jean, abbé (1875 – 1956) a publié beaucoup d'ouvrages sur le couple, la famille et l'éducation. Sur le couple : *Harmonie sentimentale des époux*. Article « *Les difficultés et les obstacles à l'accord sentimental* », coll. Pour un foyer chrétien. Aux parents, 12, 1945. – *La loi chrétienne du mariage : prescriptions et défenses*, 1941. – *L'Amour en toute lettres : questions à l'abbé Viollet sur la sexualité : 1924-1943*, 1996. -

Sur l'éducation des jeunes gens : *Adaptation mutuelle des sexes*. « *La Personnalité intellectuelle chez le jeune homme et la jeune fille*. » et « *La Formation de la personnalité morale* », 1945. – *La bonne entente conjugale*, 1927. – *Égoïsme et jalousie dans les deux sexes*, 1945. -

⁹⁵ « Les Œuvres du Moulin Vert », rue du Moulin Vert, Paris XIVème arrondissement. (1905-1956) Fondé en 1905 par Melle Brandt, diplômée de l'École Fröbel de Berlin. L'abbé Viollet ouvre avec elle un jardin d'enfant où pendant deux ans elle emploiera cette méthode.

⁹⁶ Madame Henri Carette, fille de Pierre Auguste Bouvet, colonel d'infanterie de Marine, elle naquit à Saint-Servan vers 1844 (date de décès inconnue) et épousa Henri Carette, conseiller général de l'Aisne et membre du Conseil supérieur de l'agriculture. Elle fut lectrice, puis dame de palais de l'impératrice Eugénie et est connue surtout pour les *Souvenirs intimes de la cour des Tuileries*, 1889-1891. Elle a également publié des romans comme *Passion*, 1884, *L'outrage*, 1885 et *Choix de mémoires et écrits des*

qui j'instruisis pendant quelque temps. C'était une femme délicieuse de visage, d'esprit et de manières. Son mari, industriel [Page 127] était froid, indifférent.

Madame Gayard, fille du musicien Pacini⁹⁷, voulait à cinquante ans, préparer l'examen d'institutrice afin d'obtenir l'emploi d'inspectrice des écoles. Elle était originale, prétendait étudier l'histoire dans les romans de Dumas. Pour moi, je lui enseignais la grammaire et l'arithmétique. Elle me céda un piano fatigué, mais dont les touches médium avaient un timbre d'une douceur infinie. Ce piano me procura des heures agréables entre vingt-cinq et quarante ans. Ma mère, qui avait l'instinct et l'amour de la musique, se plaisait à m'entendre jouer même des exercices. Elle-même avait une voix harmonieuse très impressionnante. Je parvins à jouer de petits morceaux [Page 128] faciles, sans prétention. Le piano est fermé depuis cinquante ans. Pascal a refusé d'y toucher ; ses nerfs déjà vibraient trop. Jacqueline Paton⁹⁸, que l'on destinait à l'art, dut, sous ma direction, faire des incursions dans l'histoire pour y trouver des sujets de tableaux. Elle était rêveuse, naïve ; elle ne supportait pas que 2 et 2 fassent exactement 4, et n'aurait voulu partout que des à peu près. Elle épousa le peintre Comerre⁹⁹, peignit et exposa.

Comment ai-je pu différer si longtemps de parler de mes excellentes amies Jenny et Jeanne Godot¹⁰⁰ ? je les connus en 1878. Elles avaient, je crois, 18 et 20 ans. Orphelines, elles formaient à elles deux une famille, dont Jeanne, l'aînée, était le chef par son initiative et sa fermeté, et [Page 129] Jenny le charme par sa grâce et sa douceur. Pendant les huit années qui précédèrent mon mariage et le leur, combien de belles heures nous avons passées ensemble en causeries, études, lectures, promenades ?

femmes françaises aux XVIIe, XVIIIe et XIXe siècle avec leur biographies, 1890-1905. (Collection de plusieurs volumes comprenant Melle de Montpensier en 1890, Mme de Staal-Delaunay en 1890, Mme Campan en 1891, Mme d'Abrantès en 1892, Mme la comtesse de Genlis en 1893, Mme Roland en 1894, Mme de la Fayette en 1897, Mme Vigée le Brun en 1904, Mme de Motteville en 1904, George Sand en 1905). Ouvrage couronné en 1891 par l'Académie française.

⁹⁷ Pacini (Antonio-Francesco-Gaetano-Saverio), compositeur et éditeur de musique, né à Naples en 1778, mort à Paris en 1866. S'établit à Nîmes comme chef d'orchestre au théâtre. Fit quelques compositions religieuses et un petit opéra comique, *Isabelle et Gertrude* ; il se lia à Blangini pour la publication d'un recueil musical périodique, intitulé « Journal des troubadours », que les deux fournirent abondamment de romances. Le succès décida Pacini à se faire éditeur de musique, il est à l'origine de la vulgarisation par la gravure des opéras des compositeurs italiens qui ont illustré ce siècle : Donizetti, Rossini, Bellini.

⁹⁸ Jacqueline Comerre-Paton, née en 1859, peintre et sculpteur ; elle fit ses débuts en 1878 et fut élève de Cabanel et exposa au Salon de 1878 à 1896. Elle peignit des portraits, entre autres celui de *Marg. Ugalde*, et des scènes de genres telles que *Jeune Hollandaise* (musée de Lille), *Chanson des bois* (musée de Morlaix) ; elle reçut un Prix en 1882 pour « La Paysanne ».

⁹⁹ Comerre (Léon-François), peintre français, né en 1850. Sa famille étant allée se fixer à Lille en 1853, il commença très tôt, vers l'âge de sept ans, des études artistiques dans les écoles académiques de cette ville. A dix-sept ans, une médaille d'or (1867) à l'académie de Lille lui valut une bourse du Département du Nord lui permettant de poursuivre ses études à Paris. En 1868, il entra dans l'atelier d'Alexandre Cabanel, dont il subira l'influence « orientaliste », puis se fit admettre à l'Ecole des Beaux-Arts, où il obtint, entre autres récompenses, la « grande médaille d'émulation » décernée au meilleur élève par le ministre des Beaux-Arts. Interrompant ses études le temps de la guerre de 1870, il reprit le pinceau, et exposa un portrait, *l'Italienne* au Salon de 1871. En 1874, il récidiva avec le *portrait de M. Darcq*, et en 1875, avec *Cassandra*, qui lui valut cette fois une médaille de 3^e classe. Plusieurs fois admis en loge pour le concours du Grand Prix de Rome, il remporta en 1872, le « deuxième second Grand Prix », en 1874 le « Premier second Grand Prix », pour décrocher en 1875 le Grand Prix de Rome de peinture d'Histoire, dont le sujet était cette fois *l'Ange annonçant aux bergers la naissance du Christ*. Auteur de nombreux portraits élégants qui lui valurent sa renommée, Léon Comerre a aussi réalisé des œuvres monumentales comme *l'Été et l'Automne*, deux panneaux qui décorent la Salle des Fêtes de la Mairie du IV^e arrondissement de Paris (1886), le plafond et huit panneaux de la préfecture du Rhône à Lyon (*La Rhône et la Saône*), et ceux du petit foyer de l'Odéon (*Phèdre et Célimène*). Il habita au Vésinet jusqu'à sa mort en 1916.

¹⁰⁰ Voir annexe 1, correspondance avec Édmée Guébin, 78 AP 6.

J'eus, pendant cette période, bien des tristesses et des soucis ? Je cherchai et trouvai auprès d'elle, sympathie, aide et réconfort. Le mariage et la maternité nous absorbèrent, chacune de son côté, puis nous nous revîmes avec nos enfants passionnément aimés.

Jeanne avait épousé le docteur Lapeyre. Jenny, un officier, Monsieur de la Sudrie¹⁰¹, tous deux sympathiques. Jenny, seule eut des enfants : son fils aîné Jacques, né deux mois avant Pascal et qui prit comme son père la carrière des armes est aujourd'hui commandant. Son père, [Page 130] Pierre, entré dans l'industrie, a servi aussi pendant la guerre, qui les a épargnés tous deux.

Pierre est marié, Jacques a pu adoucir par ses soins les derniers jours de sa mère, dont il vient, hélas, de m'apprendre la mort, à près de 80 ans. Jeanne l'avait précédée à quarante et quelques années bien qu'elle semblât des deux la plus forte.

Jacques et Pierre ont promis de venir quelquefois, parler avec nous de ces amies inoubliables.

J'aurais dû mentionner plus tôt quelques bons camarades de mon mari de l'atelier Pascal : Quignolet, Burnicker le noctambule, qui se faisait un devoir de parcourir les rues, la nuit, en déchirant les affiches malsaines, il était fils d'un fondeur de cloches de Montferrand, le doux et bon Fezandi [Page 131] qui mourut jeune, ayant épuisé sa santé sans un emploi fatiguant et ingrat, à la Bourse. Il combla Pascal, enfant, de jouets intéressants et lui donna, quand il eut quatorze ans, une montre, qu'après quarante ans écoulés, il porte encore.

Certains de ses camarades d'atelier étaient étrangers, bons amis, mais les relations toujours cordiales cessèrent peu après à cause des distances.

Beaucoup d'artistes, amis ou élèves, ont offert à mon mari des paysages, un général, qui orne délicieusement notre demeure. L'un de ses élèves a sculpté son buste, un ami américain a fait de lui une belle photographie prise à la Colonie où il était si heureux de séjourner longtemps. Notre amie, Madame Boimier, [Page 132] a également dessiné son portrait conservé à la Colonie avec ceux des fondateurs et des nombreux membres disparus de notre « ménage sociétaire ».

Je citerai encore Maxime Thomas¹⁰², violoniste impressionnant fondateur du salon des Musiciens français et de la Chorale : l'Héroïque, formée d'anciens combattants, qui apporta son concours spontané au Foyer du Peuple comme à tant d'autres œuvres d'éducation populaire et qui nous resta ami fidèlement attaché.

Je dois encore une mention spéciale à Max Lazard¹⁰³, homme de pensée et d'action, qui employa son temps et sa fortune à des œuvres de bienfaisance et de progrès comme le Prêt gratuit, la Ligue contre le [Page 133] chômage¹⁰⁴, la Ligue pour le Progrès

¹⁰¹ Voir annexe 6, reproduction de photographie.

¹⁰² Maxime Thomas, secrétaire général de la chorale : « l'Héroïque ». Publications recensées : *De quelques accidents consécutifs à la vaccine*, 1890. – *Trois semaines à Jersey (impressions)*, 1898. – « *In memoriam* ». *Le pasteur Charles Wagner, discours prononcés à ses obsèques le 16 mai*, 1918.

¹⁰³ Max Lazard (1875 – 1953).

¹⁰⁴ Thèse pour son doctorat ès sciences politiques et économiques. Université de Paris. Faculté de Droit. *Le chômage et la profession, contribution à l'étude statistique du chômage et de son coefficient professionnel*, 1909. A écrit d'autres ouvrages sur le problème du chômage : *Le coefficient de risque professionnel de chômage d'après les trois derniers recensements français*, 1912. – *Bulletin trimestriel de l'Association internationale pour la lutte contre le chômage*, 1911-1912. – *Le placement public à Paris. Situation actuelle et projets de réforme*, 1913. – *Le travail humain, son utilisation et sa rémunération*, 1921. – *Le service obligatoire de travail en Bulgarie. Mission d'étude du Bureau international du travail*, 1922. – *Un nouveau mode de représentation proportionnelle : le Mandat cumulatif*, 1925. – *L'organisation permanente du travail, Le chômage en France de 1930 à 1936*, 1938.

social¹⁰⁵, œuvres dont il fut personnellement le promoteur tout en étant attaché comme membre à des œuvres comme l'Abri et la Société des Visiteurs.

Un mot sur les amis de Pascal, qui sont les amis de la famille, d'abord Georges Roth, ancien Chaptalien, excellent cœur, sensibilité même excessive, car elle nuit parfois à la vue claire des situations : il a pourtant l'intelligence vive et étendue : travailleur infatigable, il a édité plusieurs auteurs anciens et modernes, avec notes et commentaires, qui le révèlent entrant dans son sujet une sorte de divination. Comme ami : dévouement entier, sans restriction, en cas de dissentiment, [Page 134] susceptibilité malade et en général exagérée au point d'aveugler le jugement. En somme, le bon l'emporte dans ce brave cœur.

Pierre Fournier¹⁰⁶, ami et collaborateur depuis trente ans... à intervalles parce qu'il est archiviste à Clermont-Ferrand... grand travailleur aussi, et cœur dévoué.

Ernest Lyon¹⁰⁷, avocat ne pratiquant pas, très préoccupé de noter les événements, même minimes, de la vie, autour de lui autant que dans la vie nationale et internationale, vies auxquelles il n'assista que comme spectateur, si ce n'est qu'il fut gravement blessé pendant la guerre de 1914-18 et qu'il apporta une collaboration intermittente à un grand travail historique de Pascal.

[Page 135] Je dois citer trois anciens élèves de mon fils qui sont restés en relation avec lui, avec nous, Brack, Védrune¹⁰⁸, Salmon. Salmon a quitté Paris et n'a écrit qu'une fois : bon cœur, mais volonté faible, entraîné vers une union mal assortie, et tout ce qui s'ensuit. Védrune [Note de l'auteur : Nous avons revu Védrune] et Brack, en guerre, ont écrit, puis, prisonniers ou pire... ce sont [Illisible] Patience ! Brack surtout était, tout à tour, visiteur et correspondant assidu et confiant. Il nous exposait toujours des idées généreuses sur les événements, et il travaillait avec courage, aîné de famille, et sentant le poids de cette responsabilité depuis la mort de son père à la guerre de 1914, quand il était encore bien jeune. Je m'arrête ici. Sans doute ai-je [Page 136] omis bien des faits, bien des noms, entre autres, ceux des membres du Ménage sociétaire, pour la plupart très amicaux.

¹⁰⁵ Pour le problème social. Congrès universel d'aménagement économique et social (1931. Amsterdam) par Max Lazard, *Le Paradoxe de l'heure présente, le chômage en plein progrès économique*, 1931. – *De l'intervention de l'État en matière économique et de l'équilibre des forces sociales*, 20 p.

¹⁰⁶ Pierre-François Fournier (1885-1986) a écrit des ouvrages sur l'histoire de l'Auvergne et clermontoise. *Conseils pratiques pour le classement et l'inventaire des archives et l'édition des documents historiques écrits*, 1924 – *Les souterrains de Cizole (commune de Thiers) et de Chochat (commune de Saint-Victor-Montvianex)*, 1935 – *Issoire, esquisse historique*, 1936 – *L'élection de Villeneuve-Lembron en paroisse*, 1936. – *Antiquités gallo-romaines de Varennes-sur-Usson*, 1937 – *Archives départementales du Puy-de-Dôme. Répertoire de la collection Marcellin Boudet, sous série 3-F*, 1938. – *La bataille de Gergovie*, 1943. – *Archives départementales du Puy-de-Dôme. Répertoire des Cahiers de doléances pour les États-généraux de 1789 dans les sénéchaussées de Riom et de Clermont*, 1944. A cela s'ajoutent trois rapports des nouvelles acquisitions des archives départementales du Puy-de-Dôme pour les années 1930-1931, 1936-1937, 1939-1940.

¹⁰⁷ Ernest Lyon (1860- ?) Voir annexe 6, reproduction de la photographie. Éditeur scientifique avec Pascal Guébin de *Petri Vallium Sarnaii monarchi Hystoria albigensis*, 1939. A publié d'autres ouvrages historiques tels que *La corporation des maîtres boulangers de la ville de Limoges, histoire sommaire d'après les documents d'archives*, 1907 – *Le droit chez Isidore de Péluse*, 1912 – Le « coutumier de Poitou » du XV^e siècle : étude du texte et essai d'édition critique, 1913. *Manuscrits de la chronique de Pierre des Vaux-de-Cernay*, trad. de Pascal Guébin et Ernest Lyon, H. Champion, Paris, extrait du « Moyen-âge », 2^e série, T. XIV, juillet-août 1910, 16 p. – *Quelques réflexions philologiques à propos de la rédaction des chartes de franchises*, 1927 – *Daudé de Prades et la croisade albigeoise*, 1928 – *Un manuscrit inédit de Beaumanoir*, 1929. – *Notes sur la coutume de Limoges, extrait du « Recueil de travaux offert à M. Clovis Brunel »*, 1955.

¹⁰⁸ Voir annexe 6, reproduction de la photographie. On a retrouvé par ailleurs de ces contacts une lettre de Védrune à Pascal Guébin, datée du 11 février 1941. Archives nationales, 78 AP 6.

Je reviendrai un jour sur ces lacunes. Nous sommes aujourd'hui dans l'attente de la paix et de l'établissement d'un ordre nouveau en France aussi bien qu'en Europe. Il sera dur aux uns, juste et réparateur pour les autres. Qui vivra verra.

En mettant ce point d'arrêt je dois présenter ma jeune et aimable secrétaire qui, il y a déjà quelques années, a commencé, étant encore à l'Ecole primaire supérieure Sophie Germain¹⁰⁹, à me consacrer une heure sur son jeudi pour m'aider à classer des lettres, mes poésies, celles de ma sœur, et à copier [Page 137] tous les écrits que mon écriture imparfaite, laissait illisible. Je reconnais à Mademoiselle Mireille Lajarretie¹¹⁰, aujourd'hui institutrice à vingt ans, l'intelligence, la sensibilité et le jugement qui me donnent toute confiance en elle et adoucissent les heures solitaires de ma vie si diminuée et si souvent privée de la présence de mon cher fils toujours occupé à la Bibliothèque Nationale, aux archives de l'école des Chartes.

Les membres de notre famille qui en perpétuent le nom sont peu nombreux ; ils habitent à Trosly-Loire¹¹¹ et à Camelin¹¹², non loin de Coucy-le-Château¹¹³ dans notre département de l'Aisne, si exposé pendant les guerres.

L'aïeul et bisaïeul, Eugène, frère de mon père est mort, victime des [Page 138] émotions de 1914. De ses deux fils, l'un, Léon, brouillé avec les siens, vit à part, âgé, marié mais sans enfants. L'autre, Clotaire¹¹⁴, est mort depuis quelques années ; sa veuve, très excellente personne a élevé ses deux fils nés d'un premier mariage : André et René¹¹⁵, et a eu un fils Paul. Tous trois ont servi pendant la guerre de 1939 et René est encore prisonnier.

Il est célibataire. André a deux fils : Norbert et Denis, et Paul, marié depuis deux ans, vient d'avoir un fils Jean-Claude.

Une autre branche de la famille est la famille Dez, descendant de Célestine Boulanger, sœur de ma grand'mère Adélaïde, qui avait épousé M. Dez. La famille est [Page 139] protestante. Après le fils de Célestine Alexandre, qui fut pasteur, vinrent ses cinq fils et sa fille Alice qui vit encore à Clamart, Albert est mort récemment, très âgé, professeur retraité du lycée Buffon, Benjamin Dez¹¹⁶, noyé par accident peu après avoir été reçu second à l'Ecole Polytechnique ; Edmond, officier retraité du Tonkin, mourut foudroyé par l'annonce de nos désastres en 1940. Ernest, professeur retraité à Fontenay-aux-Roses¹¹⁷, a deux fils. La famille est très dispersée. Deux fils d'Albert, Gaston et Pierre sont professeurs au lycée de Poitiers ; Albert, leur aîné est mort d'un accident d'automobile. Sa veuve et ses enfants sont à Poitiers, ainsi que leur excellente belle-mère.

[Page 140] Une fille d'Albert : Renée, épouse Jacob, a une assez nombreuse descendance. Ils habitent à Izieux¹¹⁸ (Loire). Emile est âgé et malade au Havre.

¹⁰⁹ Ecole primaire supérieure Sophie Germain est ouverte le 1^{er} mars 1882 avec 65 élèves. En 1900, elle en compte 425. Au fil du temps, on aménage et on agrandit les locaux. Jusqu'en 1888, l'école est désignée sous le nom « d'école de la Rue de Jouy » puis on choisit comme patronne Sophie Germain, mathématicienne et philosophe (1776-1831)

¹¹⁰ Trois lettres de Mireille Lajarretie à Édmée Guébin ont été retrouvées. Archives nationales, 78 AP 6.

¹¹¹ Trosly-Loire, département actuel 02, (Aisne), village détruit en 1914-1918.

¹¹² Camelin, département actuel 02, (Aisne), entre Noyon et Soissons.

¹¹³ Coucy-le-château-Auffrique, département actuel 02, (Aisne)

¹¹⁴ Voir annexe 6, reproduction de photographie.

¹¹⁵ Voir annexe 6, reproduction de photographie.

¹¹⁶ Voir annexe 6, reproduction de photographie.

¹¹⁷ Fontenay-aux-roses, département actuel 92, (Hauts de Seine)

¹¹⁸ Izieux, ancienne commune de la Loire incorporée à Saint-Chamond (42)

C'est donc Norbert et Denis ainsi que le fils de Paul et les fils possibles de René qui perpétueront le nom de Boulanger.

Je regrette de ne pouvoir donner sur la famille de mon mari des détails comme sur la mienne. La raison en est que son père, honnête homme et travailleur très estimable avait rompu pour une cause que nous n'avons jamais connue avec ses parents, commerçants en province. Une fois, il y a quarante ans environ, nous avons reçu les avances d'un vague cousin [Page 141] que le nom de mon mari, dans les journaux, comme promoteur des Congrès Internationaux du Dessin avait frappé.

Sa femme et ses enfants étaient sympathiques. Nous échangeâmes quelques visites, mais nos relations n'eurent pas de suite.